

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 39.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 25 SEPTEMBRE 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

Les événements de 1838, par L.-O. David.—La crise, par A. Gélinais.—Chronique américaine, par Anthony Ralph.—La langue française à Montréal, par A. Gélinais.—Çà et là.—Nos gravures.—Choses et autres.—Les amours du roi d'Espagne et de l'archiduchesse Christine.—A propos d'ours, par V.-Eugène Dick.—Le prince impérial et le capt. Carey.—Les Anglaises, les Anglais et les Français.—Conseils utiles.—Poésie : L'hirondelle, par J.-B. Caouette.—La muette qui parle, par F. du Boisgobey (suite).—Qu'ont-ils fait de la "Marseillaise?" par A. Rénal.—Magnétisme et spiritisme.—Les causes et les effets de la grosseur.—Les échecs.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Le prince Napoléon-Victor-Jérôme-Frédéric Bonaparte; Le capt. Carey; L'archiduchesse Marie-Christine; Australie: Palais de l'Exposition internationale de Sydney; Un paysage céleste à 1,700 mètres d'altitude; La moisson.

NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue domptera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront six mois d'avance.

LES ÉVÉNEMENTS DE 1838

Après Terrebonne, Sainte-Anne fut la paroisse du Nord où il y eut le plus d'agitation en 1838. Parmi les patriotes de cet endroit, signalons entr'autres M. Guillaume Prévost, père d'une famille bien connue et remarquable comme lui par la vigueur de l'esprit et du caractère. En 1838 comme en 1837, sa maison fut un centre de réunion pour les patriotes, un magasin d'approvisionnement et même une véritable manufacture de balles. Deux de ses fils n'étaient encore que des enfants, l'aîné n'ayant que dix-sept ans, mais c'étaient déjà des hommes par l'énergie et la détermination. Ceux qui les connaissent, M. Mélasippe Prévost, de Terrebonne, et son frère, Melchior, de Saint-Jérôme, savent qu'ils n'ont pas dû être enfants longtemps; et on peut en dire autant de leurs frères. Rien ne pouvait modérer leur ardeur, tempérer leur enthousiasme; porter des messages à Terrebonne ou à Saint-Vincent-de-Paul, fondre des balles, marcher le jour et la nuit, rien ne leur coûtait.

Lorsque Comeau et ses satellites passèrent à Sainte-Anne pour arrêter Granger, Latour et plusieurs autres, M. Prévost et ses deux garçons échappèrent, grâce à la discrétion des gens de l'endroit qui refusèrent de parler.

M. G. Prévost était l'oncle de Joseph-Léandre Prévost, notaire de Terrebonne, et l'un des chefs patriotes les plus ardents de toutes les paroisses du Nord.

A Sainte-Rose, il y eut aussi des réunions secrètes chez un aubergiste du nom d'Augustin Tassé; on se prépara à marcher le 3 novembre, et quelques-uns se rendirent au camp de Terrebonne. L'agitation dans cette paroisse était encouragée par le curé, M. Turcotte, qui, se croyant en danger, s'était enfui l'année précédente aux États-Unis où il avait vu Nelson, Côté et les autres chefs patriotes, et était revenu à Sainte-Rose, très-excité, racontant à qui voulait entendre qu'un massacre effrayant aurait lieu le 3 novembre.

En 1838 comme en 1837, il a joué un rôle double; pendant qu'il parlait de manière à exciter les patriotes, il racontait aux bureaucrates tout ce qui se passait. La veille du 3 novembre, il s'en alla de nouveau aux États-Unis.

Voilà à peu près tout ce qui s'est passé dans les paroisses situées au nord du fleuve en 1838.

Que faisait-on à Montréal pendant ce temps-là?

C'est là que se trouvait le comité central de l'organisation secrète des *Chasseurs*. Le comité avait ses réunions dans le bureau de John McDonell, avocat, rue Saint-Vincent, et avait pour but de fournir de l'argent aux chefs de l'insurrection. Malhiot, le principal organisateur des paroisses du sud du Saint-Laurent, et qui occupait le grade de *Grand-Aigle*, dans la société des *Chasseurs*, venait souvent visiter le comité et s'en retournait avec l'argent souscrit. Les principaux membres de ce comité étaient: McDonell, François Mercure, Lemaître, Célestin Beausoleil, Féréol Thérien, Guillaume Levesque et David Rochon, deux jeunes gens employés au bureau du shérif.

MM. Georges de Boucherville, Richard Hubert, Féréol Peltier, et plusieurs autres citoyens importants de Montréal, favori-

saient le mouvement et aidaient le comité sans avoir prêté le serment nécessaire pour faire partie de l'association.

Le secret des délibérations du comité fut si bien gardé, et toutes les précautions si bien prises, que les autorités, malgré tous leurs efforts et leur vigilance, ne purent mettre la main, à Montréal, sur ceux qui s'étaient le plus compromis. Elles se vengèrent en arrêtant au hasard et sur simple soupçon un grand nombre de personnes distinguées, dont la plupart ne connaissaient rien.

Dès le 4 novembre, le dimanche, aussitôt qu'on eût appris ce qui s'était passé à Beauharnois et à Laprairie, on arrêta M. Lafontaine à son bureau où il était tranquillement à travailler avec son associé, M. Berthelot, et on le conduisit au corps de garde qu'il y avait alors en face de la colonne Nelson, entre le palais de justice et l'hôtel-de-ville. M. Girouard, de Saint-Benoit, et Pierre Badeaux, de Montréal, étant allés, dans l'après-midi, à la maison de M. Lafontaine, pour s'enquérir des circonstances de son arrestation, furent eux-mêmes arrêtés et conduits au poste. Vers cinq heures, ils se trouvèrent une trentaine au corps de garde, entr'autres, MM. D.-B. Viger, Fabre, J. Donegani, H. Desrivières, Dr Lusignan, D. Chopin, Pierre de Boucherville, etc. De là on les conduisit à la prison actuelle au Pied-du-Courant. Le six et les jours suivants on procéda à d'autres arrestations et M. Berthelot (aujourd'hui juge), qui se croyait sauvé et n'avait rien à se reprocher, fut obligé d'aller rejoindre son associé, M. Lafontaine. Comme on ne pouvait rien prouver contre ces citoyens, on les relâcha au bout de quelques jours, à l'exception de M. Viger, qui ne voulut pas sortir avant d'être confronté avec ses accusateurs. On ne lui accorda pas, bien entendu, ce qu'il demandait et il lui fallut bien quitter la prison.

L.-O. DAVID.

LA CRISE

Les propos de coalition sont à l'ordre du jour. Les avocats de la coalition la considèrent comme le meilleur moyen de mettre fin à la crise politique et financière. Il faut remarquer, cependant, que, pour une raison ou pour une autre, ils sont peu nombreux. Les principaux organes des deux partis repoussent l'idée, et il devient évident que le mouvement est trop faible pour réussir. L'entente est impossible, c'est manifeste. Bientôt, on aura cessé d'en parler. Il faut en prendre son parti et s'occuper de voir s'il ne serait pas possible d'obtenir sans coalition ce que l'on voudrait obtenir par la coalition.

Pour ce qui est de la crise politique, on représente fort justement qu'une union des partis aurait pour effet de faire cesser les luttes acrimonieuses qui épuisent nos forces et ébranlent nos institutions. Mais le même résultat pourrait peut-être s'atteindre d'autre manière. L'acharnement de nos luttes est dû à l'état présent des deux partis, qui sont à peu près de force égale, et aux éléments de haine et de discorde introduits dans notre politique par les irrégularités qui ont marqué les derniers temps. Au lieu de forcer les adversaires à s'embrasser dans le moment où ils sont le plus excités les uns contre les autres, ne

vaudrait-il pas mieux abandonner le chemin des irrégularités pour rentrer dans la voie de l'ordre? En faisant disparaître la cause, on prévendrait le retour de l'effet.

Quant à la crise financière, la coalition ne serait absolument nécessaire que dans le cas où on voudrait recourir à la taxe directe pour rétablir nos finances. Mais on propose d'autres moyens, qui sont: la réduction des dépenses et l'appel au gouvernement fédéral. M. David a savamment développé cette thèse dans le dernier numéro de *L'Opinion Publique*. Cependant, de ces deux moyens, le premier a été essayé déjà, et il est douteux que le second soit plus praticable pour une coalition que pour un parti agissant isolément, c'est-à-dire pour les influences violentes que pour les influences persuasives.

Et puis, savons-nous au juste ce que nous pouvons attendre de ces moyens, auxquels il semble qu'il serait plus digne de préférer la taxe, directe ou indirecte?

Nous avons tenté le retranchement. On l'a poussé même jusqu'à ses dernières limites. Et, véritablement, il est impossible, en ce qui concerne les services ordinaires et essentiels, qu'un pays soit administré plus économiquement que le nôtre. De ce côté, il n'y a rien à faire, à moins que l'on ne veuille suspendre des services nécessaires, réduire les employés publics à la pauvreté, et nous exposer au mépris des peuples voisins. On ne gagnerait rien à ce système. Nous y perdriions le crédit qui nous reste encore. Le temps de Cincinnatus est loin. Ce n'est pas en épargnant sur le nécessaire et en allant en haillons qu'on relève son crédit, de nos jours. Pour les gouvernements comme pour les individus, dans ce siècle exigeant, la tenue, le *décorum*, sont indispensables. Un ministre des finances qui se présenterait sur les marchés monétaires, le manche de la charrue à la main, à la manière du digne dictateur romain, serait certain d'être fort mal coté. Les nations les plus pauvres sont tenues, sous les peines les plus graves, de trouver le moyen de figurer avantageusement, leur fallût-il pour cela s'ingénier à la façon de ces nécessiteux qui réussissent à force d'expédients à voiler leur misère. En fait de retranchement, nous sommes parvenus à la limite extrême qu'on ne peut honnêtement dépasser.

Reste le gouvernement fédéral. On voudrait qu'il achète le chemin de fer du Nord, et même qu'il nous accorde des *better terms*, c'est-à-dire une augmentation d'indemnité. Nous croyons toutefois que nous ne pourrions guère compter que sur le premier de ces deux modes de secours. Celui-là serait parfaitement correct, régulier, honorable. L'autre, nous le demanderions probablement en vain, et nous en serions quittes pour l'humiliation de l'avoir sollicité et d'avoir révélé notre misère. Jusqu'ici ce rôle de quêteurs de *better terms* a appartenu exclusivement aux petites provinces. Il est bien vrai que nos principales sources de revenu, telles que les douanes, vont au trésor fédéral. Mais cela est dans l'ordre. Il en est ainsi dans toutes les confédérations du genre de celle-ci. C'est pour cela que la constitution a ménagé pour les provinces la ressource suprême de la taxe directe, tout en nous accordant, comme compensation, l'indemnité de 80 centins par tête.

Cette indemnité, le gouvernement fédéral ne pourrait l'augmenter pour nous sans

l'augmenter aussi pour la province d'Ontario. Ses revenus seraient diminués en proportion. Et alors, où chercherait-il ailleurs la partie qu'il céderait ainsi? Ne faudrait-il pas qu'il trouve moyen de nous reprendre sous une autre forme ce qu'il paraîtrait nous abandonner, puisqu'il est lui-même endetté dans la même mesure que nous et qu'il ne peut équilibrer ses dépenses?

On répond à ceci, que le gouvernement consacre, avec une libéralité excessive, des sommes énormes aux petites provinces et aux territoires, qui regorgent à nos dépens tandis que nous sommes aux abois. Cela est vrai. Et depuis un certain nombre d'années, non-seulement les petites provinces, mais la province d'Ontario elle-même a eu plus que sa part des deniers communs. La province de Québec seule, qui contribue pour une si forte proportion au revenu, a été négligée. C'est même à cela qu'elle doit en grande partie sa gêne actuelle. La crise eût été beaucoup moins sévère ici, si nous avions eu les millions que le gouvernement fédéral a dépensés avec tant de prodigalité dans le Haut-Canada ou dans le Nord-Ouest; et nos finances provinciales seraient dans un meilleur état.

Mais avons-nous bien le droit de nous plaindre à ce sujet? N'avons-nous pas donné notre concours à la politique qui a si bien servi les intérêts des provinces voisines au détriment de nos intérêts? Il fallait nous y opposer, exiger une répartition plus juste.

Encore aujourd'hui, c'est ce que nous devrions faire. Réclamons une distribution plus équitable des deniers, l'abolition du système des *better terms*: cela vaudra mieux que de demander de participer nous-mêmes aux avantages de ce système.

Voilà ce que nous pouvons avec justice demander au gouvernement fédéral. Le reste n'est qu'expédient, et même après tout cela, nous serons forcés de reconnaître que le vrai remède est dans nos institutions locales, dans les taxes indirectes, si celles-ci peuvent suffire, dans la taxe directe, si elles sont insuffisantes.

A. GÉLINAS.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 16 septembre 1879.

J'avoue sincèrement que je ne comprends pas un traître mot à ce qu'on appelle ici la politique et les politiciens; plus je m'en occupe, plus je m'y embrouille; je n'ai jamais pu prendre au sérieux ni les démocrates ni les républicains.

Chacun de ces partis a tant fait d'évolutions depuis ce siècle, que pour bien les reconnaître il faut leur mettre la lanterne sous le nez.

Les démocrates de New-York, notamment, sont devenus, non-seulement incompréhensibles, mais insaisissables. Pour les classer proprement, il me faudrait pouvoir les collectionner dans des bocaux différenciés; les espèces si bizarres qui portent des noms comme ceux-ci: tammanistes, antitammanistes, socialistes, communistes, nihilistes, enrichiraient un musée.

Cependant, de tous côtés l'on s'agite en vue des futures élections. Syracuse, après plusieurs meetings tumultueux, a vu sortir de l'ombre plusieurs candidatures sérieuses. Dans ce nombre, je cueille un nom qui m'a toujours été cher: c'est celui de Robinson. Qui est-ce qui n'a pas lu Robinson? lequel d'entre nous n'a pas désiré s'enfermer comme lui dans une île déserte?

Il est vrai que c'était Robinson Crusé. Qu'il crut Zoé ou quelque autre personne, cela m'est bien égal. Je proclame Lucius Robinson—non comme le plus beau jour de ma vie—mais comme le gouverneur le plus agréable et le meilleur que l'on puisse désirer.

* *

C'est dans ce désordre intellectuel que j'ai fait la rencontre de Goldmouth, le célèbre reporter du *Graphic*. Cet être singulier s'est empressé de venir me toucher la main et de s'informer de ma santé.

—Je suis bien aise de vous voir, lui dis-je, car j'ai plusieurs questions à vous poser.

—Dites plutôt que vous voulez me mettre à la question.

—Voyons, mon cher, à votre âge et avec les lumières que vous possédez, vous devez politiquement avoir une opinion: êtes-vous démocrate ou républicain, socialiste ou communiste?

—Autant me demander si je suis pour la fièvre jaune ou pour le vomito, la pendaison ou le coup de *sagaie*, me dit-il.

—Que pensez-vous du général Grant?

—C'est un boa constrictor de la plus belle espèce. Que le peuple américain y prenne garde: s'il se laisse prendre dans sa gueule, il y passera tout entier.

—Ventre de biche! vous m'effrayez; mais, continuai-je, ce n'est là qu'une métaphore; je serai curieux de savoir à quoi vous allez comparer Kearney, le grand agitateur californien.

—A un dogue affamé. Qu'on lui jette entre les dents un emploi lucratif et vous le vorrez faire le beau.

—Cet individu a-t-il donc quelque valeur? Selon vous, le croyez-vous capable de bien diriger le char de l'Etat?

—Sans doute, puisqu'il est charretier.

—Et Tilden, quelle opinion avez-vous de lui?

—C'est le lion du jour, mais un lion devenu vieux; dans ses luttes avec les républicains, il a perdu ses griffes et ses dents; encore une bataille présidentielle comme la dernière, lui et son parti seront perdus.

—Vous savez qu'on l'a accusé d'avoir voulu acheter le vote de la Floride; a-t-il réellement trempé dans cet affreux marché?

—S'il y a trempé? mais des pieds à la tête. Il est vrai que lui et ses partisans n'ont pas été assez riches pour acheter ce fameux vote qui était à vendre. Les républicains, plus audacieux, ont poussé l'enchère et finalement se sont donné les voix qui manquaient à leur candidat.

—Ainsi, lui dis-je, c'est l'argent qui est le principal ressort de toute élection présidentielle?

—Eh! mon cher, fit le reporter d'un ton gouailleur, chaque pays a ses habitudes: en Allemagne, on fait les élections à coup de sabre; en France, on fait voter les électeurs avec des mots creux et de promesses qui ne tiennent pas; les Américains, plus pratiques, ne se laissent influencer que par le dieu dollar.

—Selon vous, qui sera président des Etats-Unis aux prochaines élections?

—Ce sera Sherman.

—Et Grant, qu'en faites-vous?

—Sherman sera un fantôme de président, et Grant sera le véritable chef de l'Etat.

ANTHONY RALPH.

LA LANGUE FRANÇAISE A MONTRÉAL

Il a paru récemment dans la *Gazette* de Montréal quelques correspondances intéressantes, relativement à l'enseignement des écoles et académies anglaises de cette ville. Ces correspondances ont fait sensation, toute la presse montréalaise s'en est occupée. Le *Nouvel-Monde* et le *Courrier de Montréal*, entre autres, ont publié à ce sujet des articles remarquables.

Le correspondant de la *Gazette*, qui est un Anglais, signalait, à propos du mode d'enseignement usité dans les maisons d'éducation protestantes de Montréal, une lacune regrettable, qu'on doit s'étonner de voir exister. Il s'agit de la langue française, que l'on fait presque profession d'ignorer dans la plupart de ces institutions et que l'on ne s'occupe pas d'enseigner aux élèves.

N'est-ce pas une chose extraordinaire, dans une ville à moitié française, et parmi une population aussi éclairée que la population anglaise de Montréal? Ce dédain, que l'on dirait systématique, pour une langue qui est reconnue comme la plus belle des langues modernes, n'est-il pas à la fois ridicule et maladroit? Et si nos concitoyens anglais sont insensibles aux beautés du français, s'ils refusent de re-

connaitre sa supériorité, encore ne devraient-ils pas, pour des motifs d'intérêts, eux, si pratiques et si positifs, tenir à le faire apprendre à leurs enfants, appelés à vivre dans un milieu français, dans un monde d'affaires aux trois quarts français, dans une ville qui est le principal centre commercial, le marché, la métropole d'une province essentiellement française?

On explique cette indifférence par le fait que la plupart des Canadiens-français de Montréal parlant l'anglais, la nécessité de savoir le français n'est pas absolue pour les Anglais. La connaissance de notre langue devient par là même pour eux une connaissance en quelque sorte facultative, une superfluité, une science d'agrément, comme elle l'est partout ailleurs, en dehors de la France même, le complément d'une éducation supérieure; et ils nous montrent le peu de cas qu'ils en font à ce point de vue, en négligeant de l'acquiescer. C'est ainsi beaucoup une question de goût, et nous laissons à nos voisins tout le mérite de leur manière de voir.

Nous ferons remarquer, cependant, que leur sentiment à cet égard n'est pas partagé par leurs compatriotes des autres villes du Bas-Canada. A Québec, aux Trois-Rivières, à Sherbrooke, où il y a des groupes anglais qui, pour n'être pas aussi considérables que celui de Montréal, n'en sont pas moins un élément important dans ces localités, toute la population parle le français. Montréal est le seul endroit de la province où le français ne soit pas la langue générale et où l'on puisse s'en passer. Ailleurs, les Anglais savent presque tous notre langue, tandis qu'une bonne partie de la population, au rebours de la nôtre, n'entend que très-peu l'anglais. Montréal fait donc exception, et les remarques de la *Gazette* ne s'appliquent qu'aux Anglais de Montréal.

Comme conséquence naturelle de l'ignorance du français, il existe une autre différence notable entre notre ville et les autres: c'est qu'ici la population française et la population anglaise forment deux groupes à part, entièrement séparés, même sous le rapport des quartiers qu'ils habitent, au lieu d'être mêlés et fusionnés. En dehors des relations d'affaires, ces deux groupes ne se voient guère. Dans les rapports sociaux, les familles françaises, à quelques exceptions près, ne fraient qu'ensemble, et les familles anglaises de même. On dirait de deux sociétés entièrement distinctes et étrangères l'une à l'autre, bien que voisins et vivant en contact perpétuel, ainsi que cela se voit dans les villes mixtes de l'Orient, comme Constantinople ou Alexandrie.

Il est facile de comprendre que, d'un côté comme de l'autre, on perd plus qu'on ne gagne à cet état de choses, dont la responsabilité revient à nos concitoyens d'origine étrangère. Nous avons, pour notre part, fait des avances assez franches, puisque notre population s'est mise en devoir de parler l'anglais, dès que l'élément anglais fut devenu assez important, et dans toute occasion nous avons témoigné à nos voisins de notre estime et de notre bon vouloir. Comme résultat, les Anglais ont profité de notre empressement pour s'épargner la peine d'apprendre le français et pour se claquemurer dans la partie de la ville qu'ils occupent, et qui, il faut le dire aussi, n'existait pas avant eux. Ils y sont chez eux, et sont assez nombreux pour se suffire à eux-mêmes, et pour ne pas éprouver le besoin de notre société. En dehors de leurs comptoirs, ils ne tiennent pas à notre commerce.

On peut se demander, toutefois, s'ils trouveront longtemps encore leur compte à ce genre de vie. Leur groupe est compact, sans doute, et possède tous les éléments d'une vie de société complète. Mais cela n'empêche pas ce groupe de devenir chaque jour de plus en plus isolé. Les Anglais de Montréal doivent savoir que s'ils gardent leurs positions et conservent leur importance comme section de notre ville, l'élément dont ils font partie perd constamment du terrain dans la province, où il ne forme plus qu'un sixième de la population générale, au lieu d'un tiers qu'il était il y a trente ou quarante

ans. La *Gazette* elle-même constatait, il n'y a pas très-longtemps, l'existence de ce symptôme, qui montre que le Bas-Canada tend à une unification presque complète de race.

Dans ces circonstances, nos concitoyens anglais qui sont fixés irrévocablement à notre ville, dont ils ont fait leur patrie, peuvent-ils envisager l'avenir et l'isolement absolu qu'ils se préparent pour plus tard, sans être quelque peu ébranlés dans leurs résolutions et leurs goûts exclusifs? Croient-ils qu'ils se suffiront toujours dans un milieu qui sera entièrement étranger pour eux, et où ils se plaisent à rester à l'écart et à nous tenir à distance? Ne s'exposent-ils pas à des regrets tardifs?

Il est bien vrai que la connaissance du français n'est pas de rigueur ici, et que l'Amérique du nord est presque exclusivement anglaise. Mais, d'un autre côté, la province de Québec est aux Français ce que le reste du continent est aux Anglais, absolument française. Les Anglais de Montréal n'y formeront bientôt qu'une colonie solitaire, comme le Canada français l'est lui-même en Amérique. De même que, malgré notre nombre respectable et notre position groupée, nous tenons à savoir la langue de la majorité, la langue de nos voisins, à part notre propre langue; de même aussi nos amis anglais devraient sentir l'espèce de nécessité et de devoir que leur impose une situation analogue dans un cercle plus restreint.

Quelques-uns, au moins, le comprennent, et ont la prévoyance de l'avenir. Le correspondant de la *Gazette* est de ceux-là, et il prêche contre un état de choses qui est déjà assez étrange et qui sera plus tard une véritable anomalie.

Si leur mépris pour notre langue est chez eux affaire de morgue, il est l'indice de prétentions fort peu justifiées. Ils devraient s'en douter un peu depuis qu'ils voient des personnages aussi élevés que le gouverneur-général et son auguste compagne donner l'exemple, et afficher leur admiration et leur estime pour la langue française, bien loin de la mépriser. Il y a quelques jours à peine, le marquis de Lorne, ayant à répondre à une adresse qui lui était présentée à Saint-Martin, refusait de se rendre à la demande de quelques résidents anglais qui le priaient de s'exprimer dans leur langue. Il ne parla qu'en français, déclarant que tous ceux qui habitent la province de Québec devraient comprendre cette langue et la parler. La leçon tombait de haut. Portera-t-elle ses fruits?

Le gouverneur-général, qui se fait un honneur de parler le français, est cependant étranger à notre langue et à notre nationalité tout comme nos concitoyens anglais, et, de plus, le pays qu'il a à gouverner est aux trois-quarts anglais, et la capitale qu'il habite est aussi elle-même aux trois quarts anglaise.

A. GÉLINAS.

AVIS

Les frères DUPUIS, marchands, No. 605, rue Ste-Catherine, donnent, dans une circulaire maintenant en distribution, le démenti le plus formel à ceux qui essaient de mettre en doute les agences qu'ils ont obtenues des maisons européennes, Londrill, Wulf & Co., Bradford, Angleterre, et Béchar, Duluy & Cie., Lyon, France, pour la vente de leurs produits et tissus de deuil.

Ils profitent de l'occasion pour annoncer à leurs pratiques et au public en général qu'ils viennent de recevoir de ces manufactures une consignment de ces superbes tissus si rares sur les marchés canadiens.

Rien n'égale la beauté, le lustre, le fini et la couleur inaltérable de ces marchandises.

Une autre spécialité de la maison DUPUIS FRÈRES, ce sont les tweeds dont la grande variété et la qualité ne laissent rien à désirer. Que l'on n'oublie pas que, quelles que soient la beauté, la grande variété et la qualité des marchandises en général chez DUPUIS FRÈRES, elles se vendent à bien meilleur marché qu'ailleurs. La raison en a été cent fois donnée. Une visite vous convaincra de ces faits.

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montreal.



LE PRINCE NAPOLEON-VICTOR-JEROME-FREDERIC BONAPARTE,
FILS AINE DU PRINCE NAPOLEON



LE CAPITAINE CAREY,
QUI COMMANDAIT LE DETACHEMENT DONT FAISAIT PARTIE LE PRINCE IMPERIAL
LORSQU'IL A ETE TUÉ



L'ARCHIDUCHESSA MARIE-CHRISTINE,
FIANCEE DU ROI D'ESPAGNE

ÇA ET LÀ

Nous avons le regret d'annoncer la mort de madame Leprohon, épouse du Dr Leprohon, de Montréal, et auteur de plusieurs ouvrages littéraires bien connus, entr'autres : *Antoine de Mirecourt*, *Ida Beresford* et *Armand Durand*. Nous espérons pouvoir publier bientôt son portrait et sa biographie. Disons, en attendant, que c'était un des meilleurs écrivains du pays, une femme d'un esprit et d'un caractère distingués.

* *

Il était dit dans les prophéties que nous avons publiées, il y a quatre ou cinq ans, qu'à l'époque où les grands événements prédits arriveraient, on verrait les Juifs retourner en grand nombre en Palestine ; or, à l'heure où nous écrivons ces lignes, une convention internationale des Juifs de toutes les parties du monde est réunie à Paris, sous les auspices de l'Alliance Israélite Universelle. Les hommes les plus haut placés par le mérite, l'intelligence et la fortune, ont tenu à honneur de solliciter le titre de délégués.

Le but de cette convention est d'améliorer le sort des Hébreux qui habitent encore la Palestine et d'engager et aider les Juifs répandus dans le monde entier à aller s'y établir.

* *

On a appris avec émotion, en Angleterre, qu'une nouvelle révolte venait d'éclater dans l'Afghanistan et que Hérat, la clef des Indes pour la Russie, était au pouvoir des insurgés. Ce n'est pas tout. Les Afghans ont pris possession de toutes les fameuses passes conduisant à Caboul, et une importante tribu qui avait toujours été jusqu'à présent fidèle aux Anglais, sympathise avec les insurgés. On ne doute pas, en Angleterre, que la Russie ait la main dans cette insurrection et qu'elle ait fomenté ces désordres dans le but d'avoir un prétexte d'occuper Hérat et le territoire environnant et de mettre enfin à exécution ses projets relativement aux Indes.

La baleine et l'éléphant pourraient bien finir par se rencontrer. Dans tous les cas, l'Angleterre a raison d'être inquiète ; elle n'est pas sur un lit de roses.

* *

La presse russe donne le démenti aux rumeurs qui circulent relativement à l'intervention présumée de la Russie dans les événements de l'Afghanistan. Les journaux de Saint-Petersbourg nient que le gouvernement russe ait été pour quelque chose dans l'insurrection de Caboul. Ils démontrent que l'accusation est invraisemblable et que les intérêts russes sont fort mal servis par cette échauffourée.

Le massacre de Caboul, dit la *Gazette* de Saint-Petersbourg, annule la frontière scientifique entre l'Afghanistan et l'Inde, et nécessite l'occupation de tout l'Afghanistan par les Anglais. Mais, ajoute ce journal, l'Angleterre devra s'entendre avec la Russie pour disposer du pays conquis. Et il propose tout simplement un partage de l'Afghanistan entre les deux puissances. Cela réglerait toute la difficulté.

De son côté, le *Golos* s'écrie que, par suite de l'attentat de Caboul, la conquête de l'Afghanistan par les Anglais est une nécessité fatale, et que cet attentat fait perdre à la Russie le fruit de son intervention antérieure et les frais qu'elle a encourus pour l'Afghanistan.

Les préparatifs de guerre se continuent aux Indes et en Angleterre. On dit que les Afghans sont désorganisés et mal préparés pour la lutte.

Un comble : le comble de la timidité, si vous voulez.

Un jeune docteur, dont le dernier examen remonte à quelques mois, est arrivé à obtenir l'emploi de médecin des morts.

Hier, il se rend pour la première fois dans la maison qui lui avait été désignée.

Et, saluant avec trouble la personne qui était venue lui ouvrir la porte :

— Mille pardons... Pourrais-je voir un instant le défunt... sans le déranger ?

Vrai... mais triste !

NOS GRAVURES

Le prince Victor Bonaparte

Le prince Jérôme-Napoléon a eu deux fils de son mariage avec la princesse Clotilde, fille de Victor-Emmanuel. C'est le portrait de l'aîné de ces fils, le prince Victor-Napoléon, âgé de dix-sept ans, que nous publions cette semaine. Le prince impérial l'avait lui-même désigné pour son successeur ; mais le testament du prince impérial ne saurait prévaloir contre les volontés de Napoléon Ier. Le prince Napoléon est le chef de la famille impériale, et c'est lui qui recueille l'héritage du prince impérial.

L'Exposition internationale de Sydney

C'est lundi, 1er septembre, qu'a eu lieu l'inauguration de l'Exposition de Sydney, et nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux la façade du palais qui a été bâti pour cette installation.

L'édifice a été construit en fer et en verre ; quelques parties seulement sont en bois et en briques. Les travaux, qui avaient été commencés il y a plusieurs mois, ont été poussés dans ces derniers temps avec une extrême rapidité. On a travaillé jour et nuit afin que tout fût prêt pour le jour fixé.

Les bâtiments s'élèvent sur le point le plus élevé du *Inner Domain*, en face de la statue du gouverneur Bourke, et on y jouit d'une vue magnifique qui s'étend sur la ville, ses environs pittoresques et toute l'étendue du port, qui est un des plus beaux du monde. Ils ont une surface de trois cent quarante mille pieds carrés, soit à peu près un tiers de plus que l'espace occupé par le Palais de Cristal, à Londres, en 1852. La forme est celle d'une croix, la nef mesurant huit cents pieds de long et le transept cinq cents. A l'intersection de la nef et du transept s'élève un dôme, et à chacune des extrémités une tour.

A une très-petite distance de l'Exposition se trouvent des bâtiments nouvellement construits et destinés à abriter plusieurs branches de services publics. Un membre du Parlement colonial avait émis l'idée de s'en servir avant leur occupation par l'Etat pour installer un gigantesque hôtel destiné à abriter une partie des nombreux visiteurs que l'Exposition doit amener, et il paraît que cette idée a été adoptée.

Puisque nous parlons de Sydney, disons que, depuis ces vingt dernières années, cette ville a pris un développement très-important. La population a doublé ; elle compte aujourd'hui 150,000 âmes. Les rues, bordées de maisons bien bâties, sont régulières, garnies de trottoirs, éclairées au gaz et sillonnées par de nombreux équipages, voitures et omnibus. Les magasins y ont la même élégance qu'à New-York et à Montréal. Bref, cette ville, située presque aux antipodes de la métropole, est un des produits les plus surprenants de la civilisation moderne.

CORRESPONDANCE

M. le Rédacteur,

Il a paru, dans votre dernier numéro, une pièce de vers assez curieuse, dont l'héroïne est une jeune personne qui est nommée en toutes lettres et qui a dû être médiocrement flattée de la publicité que vous avez prêtée aux feux indiscrets de cet adorateur original. Ces choses-là peuvent se dire ou s'écrire peut-être, mais se publier de cette façon, non, à moins que l'objet adoré n'appartienne au domaine de l'opinion publique, ou encore, que l'amoureux n'ait d'autre moyen de faire parvenir l'expression de ses vœux, et, dans ce cas, il faut plus que de la complaisance pour lui fournir ce moyen. Un galant homme n'a pas recours à ces sortes d'excentricités, pour ne pas employer un terme plus énergique — et le moins qu'on puisse dire, c'est que ce genre est absolument déplacé.

CONVENANCE.

22 septembre 1879.

[Relativement à ce qui précède, nous devons dire, pour notre justification, que la pièce de vers en question nous a été adressée par une dame des Trois-Rivières, bien connue par ses productions poétiques, et que c'est à sa demande que nous l'avons publiée. — Rén.]

CHOSSES ET AUTRES

Le Rév. M. Jos. Quevillon, missionnaire des Canadiens de Pittsfield, Mass., célébrera le cinquantième anniversaire de son ordination le mercredi 24 du courant. Ce jour-là, une messe solennelle sera chantée à dix heures du matin, et, le soir, il y aura une séance littéraire et musicale à 7½ heures. Nous offrons au vénérable septuagénaire nos félicitations les plus sincères à l'occasion de ses noces d'or, et souhaitons qu'il puisse continuer encore longtemps l'exercice de son ministère parmi nos compatriotes émigrés.

Un journal anglais fait le portrait suivant de Bismarck et d'Andrassy :

Je ne crois pas aux liens de sympathie entre des hommes d'un esprit et d'un caractère si complètement différents. On ne peut s'entretenir avec le prince de Bismarck sans avoir conscience de ce fait : que l'on se trouve en présence d'un homme de génie. Cette impression est fortifiée encore par la pénétration du regard, la fermeté de son attitude et la façon brève mais irrésistible dont il s'exprime. Mais je le demande, y a-t-il, soit physiquement, soit moralement, dans le grand homme d'Etat allemand, quelque chose qui puisse inspirer de la sympathie ou un sentiment autre que l'estime et le respect ?

Le comte Andrassy est l'antipode véritable du prince Bismarck sous ce rapport : ses manières sont fascinantes et son caractère est chevaleresque à un rare degré. Il peut refuser une demande en manifestant plus de bonne grâce que quand il l'accorde. Il n'a rien de cynique dans la tournure d'esprit, et laisse après lui parmi ses collègues et ses subordonnés la réputation d'un grand seigneur dans la meilleure acception du mot.

On a raconté bien des incidents du voyage de M. Thiers à travers l'Europe, pendant la guerre franco-allemande. Le récit suivant, que nous empruntons au *Courrier de la Vesdre*, de Verviers, était jusqu'à ce jour complètement inconnu, et mérite d'être tiré de l'oubli :

Lorsque M. Thiers arriva à Saint-Petersbourg, l'empereur, craignant sans doute d'être influencé par l'admirable éloquence de l'envoyé français, était parti depuis deux jours pour la Crimée. M. Thiers l'ignorait — il arriva à Saint-Petersbourg brisé par la fatigue et la douleur, mais espérant... espérant toujours.

Ce fut son vieil ami, le prince Gortschakoff, qui le reçut à son arrivée.

— Mon cher prince, dit M. Thiers en serrant les mains du grand chancelier de Russie, je désirerais parler à Sa Majesté... aujourd'hui, aujourd'hui même.

— Aujourd'hui ? murmura le prince...

— Oui, répondit M. Thiers... songez que je suis la suprême espérance de tout un peuple, et que ce peuple souffre et attend...

Le prince Gortschakoff ne répondit pas : il prit le bras du vieil homme d'Etat français et donna l'ordre à son cocher de le conduire au palais de la grande chancellerie...

La route se fit en silence ; le prince regardait M. Thiers, qui réfléchissait profondément.

Enfin, la voiture s'arrêta ; — on était arrivé. Le prince Gortschakoff conduisit M. Thiers dans son cabinet, en ferma lui-même la porte, et ne dit que ces mots :

— L'empereur est parti...

— Parti... s'écria M. Thiers avec douleur.

— Oui, répondit lentement le prince, il est parti, mais il m'a chargé de vous entendre et de lui transmettre...

— Où est l'empereur ? dit subitement M. Thiers.

Le grand chancelier hésita...

— Et si je vous le disais, que feriez-vous ? dit-il enfin.

— Voyons, dit M. Thiers en regardant le prince Gortschakoff, Sa Majesté ne veut pas me recevoir, n'est-ce pas ?

Le prince fit un signe affirmatif.

— Mais, dit M. Thiers, si Sa Majesté ne veut pas recevoir l'ambassadeur, ne peut-elle pas admettre l'historien ?

Le grand chancelier posa sa main sur l'épaule du futur président de la République, et lui dit : — Non ; ce n'est pas simplement M. Thiers que Sa Majesté recevrait en vous... mais la France en Thiers.

M. Thiers sourit tristement, saisit la main du grand chancelier, la serra... et, deux jours après, il partait de Saint-Petersbourg, abattu, désespéré.

— Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de M^{lle} DAMEP. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les russes St-Denis et Sanguinet.

LES AMOURS DU ROI D'ESPAGNE ET DE L'ARCHIDUCHESSSE CHRISTINE

Quand l'archiduchesse Christine apprit qu'elle était recherchée en mariage par le roi d'Espagne, elle accueillit cette nouvelle avec froideur, et, secouant fièrement la tête, donna à entendre d'une façon non équivoque qu'elle n'y consentirait point.

Le roi en fut piqué au vif, et, loin d'en être rebuté, sa pensée, s'attachant de plus en plus à l'archiduchesse, acheva de lui faire oublier la défunte Mercédès.

Depuis ce moment, il rappelait avec complaisance les charmants souvenirs qu'il avait gardés de la joviale et espiègle compagne de jeux qu'il avait eue à Vienne pendant qu'il faisait ses études au Theresa-College. La princesse, d'un an plus jeune que lui, était alors une charmante petite demoiselle. Le monarque en herbe montait un jour un vélocipède dans le parc impérial ; il avait à ses côtés la jeune archiduchesse sur un poney ; les deux jeunes gens, rivalisant de vitesse, poussent tout à coup leurs montures, et la princesse arrive la première au but.

Ces jeux se répétaient assez souvent. Un jour, la jeune princesse s'aperçut qu'en taquinant son compagnon de jeux, elle s'était laissé ravir son cœur.

Quand don Alphonse fut élevé sur le trône d'Espagne, l'archiduchesse s'attendait à partager la couronne avec lui : déjà elle trouvait que la mantille espagnole lui seyait à merveille. Elle aimait à se faire photographier dans un costume qu'elle comptait être appelée à porter bientôt. Aussi quel ne fut pas son désappointement, quand l'infante Mercédès lui fut préférée ! Mais elle était destinée à être reine d'Espagne, son infidèle devait bientôt revenir à ses pieds. En reine outragée, elle voulait faire payer cher l'oubli dans lequel on l'avait tenue. Son chevaleresque amant était prêt à consentir à tout, dût-il aller, pour obtenir son pardon, au bout des contrées les plus reculées.

L'archiduchesse Christine, comme les héroïnes des anciens romans, est portée à mesurer le degré d'attachement qu'on lui voue aux hasards qu'on est prêt à courir pour elle. Les démarches chaleureuses du roi ne pouvaient qu'achever de subjuguier sa volonté.

Elle voulait que leur première entrevue eût lieu dans le Casino et eût l'air d'être fortuite ; on ne put la faire renoncer à cette idée qu'en lui disant qu'elle devrait se trouver au milieu de clientes de l'établissement appartenant au monde "comme il n'en faut pas." Le roi trancha la difficulté : à son arrivée il fait un bout de toilette et se fait tout à coup annoncer à la Villa Bellegarde. Il assure la princesse qu'il avait trop présumé de ses forces et que s'il manque d'égards à sa volonté, la faute en est à la hâte qu'il avait de voir l'objet de son amour, et, s'inclinant, il imprima un baiser sur la main de la princesse.

La conduite galante du roi dissipa ce que l'archiduchesse pouvait garder encore de dépit. La nuit commençait à étendre son voile. Le roi proposa un tour de promenade dans le jardin à sa fiancée, qui accepta. Les personnes de leur entourage, craignant de troubler leur tête-à-tête, restèrent dans le salon. Sans doute, le roi, au milieu des fleurs et des bosquets odorants, dut être rappelé à la fraîcheur des rêves d'amour de son enfance, car on les vit tous deux se promener la main dans la main. A leur retour, l'archiduchesse portait un anneau à son doigt, et, prenant le roi par la main, elle le présenta à sa mère en lui disant en français : "J'ai l'honneur, madame, de vous présenter mon futur époux."

Nouvelle maison. — Maison nationale. — M^{lle} MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

A PROPOS D'OURS

Je suis médecin.

C'est vous dire que, de jour ou de nuit, qu'il pleuve ou qu'il grêle, que les étoiles brillent au firmament ou qu'il fasse noir comme "chez le loup," je suis exposé à ce qu'on se saisisse de ma personne, qu'on la hisse dans le premier véhicule venu et qu'on la transporte, par monts et par vaux, partout où il aura plu à la maladie de se nicher.

La perspective est assez peu réjouissante, comme vous voyez ; elle est même un tantinet sombre, je l'avoue... Mais, bast ! ne l'envisageons pas davantage, et continuons.—Aussi bien, ce n'est pas pour exhaler, en phrases trempées de larmes, mes douleurs professionnelles que j'ai pris la plume. Chacun, dans sa sphère, a sa petite tablature ; et, d'ailleurs, il faut bien quelques victimes expiatoires pour que le bon Dieu endure patiemment ceux qui ont des héritages à grignoter et ceux qui flânent dans de grasses sinécures.

Pour le quart-d'heure, donc, je veux simplement vous raconter une toute petite histoire, une aventure assez... drôle, qui m'est arrivée, il y a déjà près d'un an, dans une expédition nocturne à la concession du Château-Richer.

* *

Il faisait, cette nuit-là, un froid de loup.

Le bonhomme Octobre, frileusement enveloppé dans son manteau de feuilles rougies, était arrivé au milieu de sa course, et se hâtait, tout grommelant, d'aller rendre ses comptes au père Novembre—lequel l'attendait plus loin, en fumant sa pipe, sur un monticule de boue congelée.

Nous cheminions tranquillement—mon conducteur, sa rossinante et moi—sur la route à travers bois qui mène à la concession dont je vous ai parlé. Les carrières et les champs d'avoine étaient déjà loin. Nous avions dépassé les cinq ou six maisonnettes qui tremblent de peur à l'entrée de la forêt (1), et, nous longions, au milieu des grands sapins et des érables à moitié privés de leurs feuilles, la rivière du Saut-à-la-Puce.

Le bruit argentin de ses cascates et le grondement sourd de ses torrents nous arrivaient, par bouffées sonores, à travers les éclaircies du feuillage.

Au-dessus de nos têtes, entre les arceaux de verdure sombre, des nuages encore plus sombre se traînaient lourdement dans les basses couches de l'atmosphère. La lune glissait, de temps à autre, entre ces masses compactes, sa lumière discrète.

* *

Certes, le spectacle ne manquait pas de grandeur : il avait même une forte teinte de sauvage poésie... une si forte teinte, que plus d'un parmi vous, lecteurs, se fut doucement laissé glisser sur la pente de la rêverie. Vous auriez eu, d'ailleurs, pour encourager cette tendance à dégringoler du monde réel, l'allure grave, lente et méthodique du roussin qui nous véhiculait à raison de deux petits milles à l'heure.

Il n'y a rien, non, rien de tel que ce *hiouk ! hiouk !* régulier, monotone et un tant soit peu mélancolique, d'une charrette sans ressorts, traînée par un cheval qui a dépassé l'âge des illusions roses, pour porter les idées vers les choses... nuageuses.

C'est ce que je compris. Aussi, sans en demander la permission à mon voisin—lequel dormait bel et bien, tout en bégayant de temps à autre cette phrase sentimentale : *Marche donc, Cendrée ! marche donc !*—je me plongeai jusqu'aux yeux dans le monde ouaté des rêves.

Les pins, les sapins, les ormes, les érables, les chênes, avec les inextricables enchevêtrements d'arbustes qui se mariaient à leurs pieds, tout cela défilait lentement de chaque côté de moi, comme si une main mystérieuse eût fait passer sous

mes yeux les images d'une lanterne magique.

Grâce à l'allure modérée de l'honnête bidet qui trottnait impassiblement entre les timons de notre charrette, je ne perdais pas un détail de la scène qui se déroulait au fur et à mesure que nous avançons.

C'étaient partout des halliers impénétrables, des taillis sombres, des massifs où le regard n'osait se hasarder. Il semblait que ces mystérieuses retraites fussent fourmillées de grands fauves à l'œil de feu.

Pour animer cette scène, la lune déversait par intermittences sa lumière sur ce feuillage diversifié, et plongeait ses rayons subtils dans ces glauques profondeurs. Sa clarté blafarde donnait à tous les objets des apparences fantastiques, et les ombres qu'ils projetaient avaient des silhouettes spectrales. Les souches carbonisées me semblaient de grands ours, assis sur leur derrière, et les troncs morts couverts de mousse, d'énormes boas digérant avec paresse quelque concessionnaire attardé....

* *

Depuis une dizaine de minutes, je me laissais bercer par ces visions et ces chimères, lorsque tout à coup, à un détour de la route, le cheval s'arrêta net. Il se raidit sur ses quatre pattes, renifla bruyamment et donna tous les signes de la plus violente terreur.

Comme je me penchais en dehors de la voiture pour découvrir la cause de cette étrange pantomime, les taillis voisins s'agitèrent, et un ours plus gros qu'un bœuf surgit.

En moins de temps qu'il ne m'en faut pour l'écrire, il s'était dressé sur ses pattes de derrière, m'avait harponné avec ses griffes puissantes et avait disparu dans les sombres labyrinthes de la forêt, votre infortuné serviteur suspendu à la gueule.

Je n'avais pas envie de rire, parole d'honneur. Bien au contraire, pendant que Martin m'entraînait, avec des bonds prodigieux, vers sa tanière, je sentais mes cheveux se hérissier comme les poils d'un porc-épic, et la froide sueur de l'angoisse la plus horrible ruisseler sur mes tempes. Les branches et les buissons me meurtrissaient affreusement ; mais ces souffrances n'étaient rien en comparaison de l'épouvante que me causaient les rauques grondements du monstre et la rouge flamme de ses yeux.

Cette course affolée dura environ cinq minutes, qui me parurent cinq siècles. Enfin, mon ravisseur s'enfonça sous une saillie de rocher et me déposa sur un lit de feuilles mortes.

Plusieurs grognements joyeux se firent entendre ; le feuillage cria sous de lourds piétinements ; de grandes ombres passèrent devant mes yeux... et je m'évanouis !

* *

Quand je repris mes sens, le spectacle qui s'offrit à ma vue n'avait rien d'agréable, je vous prie de le croire.

Je me trouvais à l'entrée d'une espèce de grotte, couché sur le dos, entre deux gros ours assis sur leur derrière, dans l'attitude de réfléchir de deux bonnes bêtes qui attendent un mouvement de leur proie pour la dévorer.

Un blanc rayon de lune éclairait leurs physionomies graves et attentives.

Moins sages, trois ou quatre oursons pleins de gaieté s'amusaient à mettre mes habits en loque et cherchaient à enfoncer leurs petits crocs dans mes chers grassouillettes.

Heureusement qu'à chaque tentative de ce genre un peu trop audacieuse, les parents, qui semblaient avoir leurs raisons d'attendre, punissaient bien vite le délinquant d'un bon coup de patte... de ve-lours. Mais, hélas ! le papa et la maman ne pouvaient avoir l'œil partout ; et, pendant qu'ils tapaient sur un de leurs nourrissons en train de me happer un mollet, les autres me tiraient les cheveux, me mordillaient les oreilles et me croquaient les doigts.

La position était affreuse ! Ces enrégés diaboliques me donnaient tellement sur les nerfs, avec leurs espiègleries de mauvais aloi, qu'il me prenait

des envies féroces de leur tordre le cou à la barbe de père et mère. Je les sentais frétiler tout autour de moi, entre mes jambes, sur ma figure, le long de mes bras, égratignant ici, mordant là, sans trêve ni relâche...

Mais la prudence la plus élémentaire me recommandait de ne pas bouger, de faire la mort, et, ma foi ! j'endurais tout avec la résignation du martyr. J'espérais que le jour, qui allait bientôt paraître, amènerait quelque changement dans ma position et ferait peut-être abandonner la partie à l'intéressante famille qui me surveillait...

Vain espoir !

L'aube blanchit le ciel, fit miroiter la cime des grands pins et ressortit plus nettement la silhouette de mes fauves... sans les déranger le moins du monde.

* *

La folie commençait à envahir mon cerveau ; les tempes me battaient lugubrement ; des myriades d'étincelles dansaient devant mes yeux...

Encore cinq minutes de cette épouvantable attente, de cette vision infernale... et je mourais de peur.

Mais, à ce moment, le plus tenace des maudits oursons qui me tenaillaient les chairs, m'enfonça si profondément mes crocs dans un mollet, que je perdis toute prudence. De la jambe restée libre, j'allongeai au coquin un énergique coup de pied et l'envoyai rouler à dix pas.

Je venais de signer mon arrêt de mort ! D'un même mouvement, les deux grands ours se levèrent. La femelle poussa un grognement terrible, et le mâle, après avoir mis sa patte puissante sur ma poitrine, approcha son museau de ma figure...

Il ouvrit alors, pour broyer ma pauvre tête, une gueule effroyable... si effroyable, que je poussai un hurlement de suprême terreur et... M'ÉVEILLAI !

Mon conducteur fit de même.

Le bidet trottnait toujours cahin-caha, ruminant sans doute dans sa cervelle la fable du lièvre et de la tortue.

Et moi, tout penaud, je jurai, par la verte chevelure des épinettes, de ne jamais plus m'endormir sur la route, la nuit, en pleine forêt.

V.—EUGÈNE DICK.

LE PRINCE IMPÉRIAL ET LE CAPITAINE CAREY

Le capitaine Carey, qu'on a tant accusé relativement à la mort du pauvre prince, a subi son procès et a été acquitté. On lira avec intérêt la lettre dans laquelle le duc de Cambridge a fait connaître son opinion :

Le prince Louis, dit le vieux duc, avait reçu, sur sa demande personnelle, l'autorisation de se rendre dans l'Afrique méridionale, pour assister aux opérations militaires dans le Zoulouland.

Il était porteur de lettres particulières adressées à lord Chelmsford, qui expliquaient la position du prince. Il était dit dans ces lettres qu'on n'avait pris aucune décision relativement à la possibilité de lui donner un rang comme officier commissionné dans l'armée anglaise.

A la suite de ces instructions, le commandant de l'armée avait pris les dispositions qui lui semblaient convenables, tout en considérant la position du prince comme n'ayant aucun caractère officiel.

Lord Chelmsford avait attaché le prince à son état-major personnel, et l'avait ensuite envoyé au corps du colonel Harrison.

Le prince était regardé comme un officier d'état-major, avec cette réserve que lord Chelmsford avait donné l'ordre de ne point lui permettre de s'éloigner du camp pour faire une reconnaissance sans une autorisation spéciale, et que, dans le cas où il ferait partie d'une reconnaissance à proximité du camp, il devait être toujours accompagné d'une escorte suffisante et d'un officier.

Le duc de Cambridge tient à faire savoir qu'il a pleinement approuvé les dispositions prises par lord Chelmsford pour la réception du prince et pour sa situation dans l'armée.

Il déclare qu'il considère les ordres de lord Chelmsford, en ce qui concernait la protection à accorder au prince, comme ayant été donnés avec un entier discernement.

Le duc de Cambridge ajoute qu'aux premiers jours de juin, lord Chelmsford avait raison de penser que le prince se trouvait avec le colonel Harrison. Celui-ci était indubitablement convaincu que les dispositions prises par l'expédi-

tion étaient suffisantes. Mais, dans l'opinion du duc de Cambridge, le colonel Harrison a commis des fautes.

Les instructions données au capitaine Carey n'étaient pas claires ; et le colonel Harrison avait négligé d'exprimer au prince Louis-Napoléon qu'il levait déférer aux ordres du capitaine Carey et prendre ses avis. Si le colonel Harrison avait montré plus de résolution et de prévision, le duc de Cambridge ne doute pas que ces tristes événements ne seraient pas arrivés. En envoyant une poignée d'hommes sur un point aussi dangereux, il n'est point étonnant que l'on ait subi une surprise suivie d'un accident fâcheux.

Le capitaine Carey a mal compris ses devoirs ; il devait non-seulement former le jeune prince comme officier d'état-major, mais aussi suppléer à l'expérience qui lui manquait forcément. Il a pensé que, par sa naissance et par son rang, le prince Louis n'avait pas besoin qu'on prit à son égard ces précautions essentielles.

Au moment où l'attaque s'est produite, il est évident que la défense était devenue presque impossible ; il semble difficile de dire maintenant ce qui aurait pu être fait. Néanmoins, le duc de Cambridge, parlant au nom de l'armée, regrettera toujours qu'on n'ait pas tenté tous les efforts possibles pour sauver le prince Louis ; les survivants de l'expédition n'auraient pas dû quitter le théâtre de la lutte avant d'avoir tout essayé pour sauver leurs camarades.

LES ANGLAISES, LES ANGLAIS ET LES FRANÇAIS

Mlle Sarah Bernhardt envoie à l'Estafette une correspondance intéressante où elle donne ses impressions personnelles sur les Anglais, les Anglaises et les Françaises :

Les Anglais, ceux qui méritent le nom de "gentlemen," sont galants à leur manière. Ils sont élégants, corrects, polis à l'excès, mais sans vivacité. Un Anglais, même lorsqu'il dit à une dame qu'il est amoureux d'elle, ne s'anime pas. C'est à croire qu'il n'a dans la poitrine qu'un cœur de laitue flottant dans une carafe d'orgeat. Ils sont tous blonds comme Lovelace. Je n'ose pas dire que les Anglaises sont toutes aussi insignifiantes que Clarisse, mais, ce que je puis affirmer, c'est que ces échantillons de Clarisse ne peuvent supporter la comparaison avec une Parisienne. L'Anglaise paye cher sa blancheur de neige. Combien je lui préfère l'impétuosité, le montant de la Française ! La fille d'Albion, c'est le nénéphar ; la Française, c'est le jasmin capiteux.

Si mon corps est en Angleterre, mon esprit est déjà de retour à Paris. Ici j'étouffe ; là je vais respirer et dépouiller cette torpeur dans laquelle je suis plongée depuis six semaines. Ma première visite sera pour vous. Je reviens avec une envie immédiate de vivre et de réparer le temps perdu. On dira que je suis folle, cela m'est bien égal.

Je frémis un peu quand je songe qu'il me faudra traverser la Manche et que les journaux parleront encore de mes peines de cœur, car je suis bien sûr d'être très-oufflée. Je frémis bien davantage s'il me fallait, comme il en est question, m'en aller en Amérique. Le caractère des Américains me décidera peut-être à risquer cette fougue.

Les habitants du Nouveau-Monde ont encore de l'enthousiasme et ne sont point blasés comme les beaux messieurs de Paris. J'aimerais assez les triomphes qu'ont obtenus dans ces parages celles qui m'ont précédée. Elles entraient dans les villes comme autrefois les consuls victorieux rentraient à Rome, sur un char traîné par des sénateurs ; les poètes chantaient leurs louanges, et les plus sages briguaient la faveur d'obtenir une de leurs pantouffles qu'ils faisaient monter en épingle. On ne voit plus de ces choses-là, rue Richelieu ; ou vous applaudit, on vous rappelle, mais qu'est-ce que tout cela comparé à l'idolâtrie qui m'attend là-bas ?

CONSEILS UTILES

Voici un moyen bien simple pour faire passer instantanément le hoquet :

Il suffit de tremper dans le vinaigre un morceau de sucre gros comme une noisette, et de le laisser fondre dans la bouche.

En Hollande, où le sable est plus abondant et infiniment moins cher que le foin ou la paille, on l'emploie pour établir des litières aux vaches.

L'animal est tenu de la sorte très-proprement. Son lait ne contracte jamais l'odeur de l'étable. Dans les années où les récoltes manquent, l'idée des fermiers néerlandais pourrait être utilisée.

Beaucoup de femmes aiment à préparer elles-mêmes les gâteaux de famille, à l'instar des princesses d'Homère.

Elles ne seront assurément pas fâchées d'apprendre que tous les ingrédients employés pour confectionner les pâtisseries, doivent être légèrement chauffés avant d'être amalgamés ensemble, et, ce, pour ne pas se glacer réciproquement, ce qui ne produirait qu'une pâte lourde et de difficile digestion. Cette précaution est indispensable, même pendant l'été.

(1) C'est là que demeure Olivier Cauchou, celui que le colonel Rhodes appelle, à bon droit, le roi des chasseurs de la côte nord.



AUSTRALIE. — PALAIS DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE SYDNEY.

L'HIRONDELLE

C'était un jour charmant. La brise caressante
Aux murmures de l'onde entremêlait sa voix ;
Le soleil argentait la pelouse odorante,
Et mille bruits d'amour s'envolaient des grands
[bois.]

Je contemplais, pensif, l'orgueilleuse nature
Déroulant à mes yeux ses magiques splendeurs,
Quand, soudain, j'entendis une voix fraîche et
[pure,
Qui, sur l'aile du vent, berçait ses chants rêveurs.

Je regardai : — c'était la gentille hirondelle
Qui saluait l'aurore aux brillantes couleurs ;
Joyeuse, elle égrenait une trille nouvelle
Dans l'air tout embaumé de l'arome des fleurs.

L'âme ivre de bonheur, caché sous le feuillage,
J'épiais du regard ce virtuose ailé ;
Le zéphyr à sa voix taisait son doux ramage,
Comme pour écouter ce refrain modulé.

Salut, reine de l'air, hirondelle vaillante,
Compagne de la rose, oiseau consolateur !
Toujours, quand tu parais, une joie éclatante
Illumine le front du pauvre moissonneur !

Tu veilles sur le grain sans cesser ton ramage ;
Ferme, tu le défends contre les moucheron.
Chaque été tu poursuis ton utile ravage,
En brisant sans pitié des flots de pucerons !

Le riche a ses oiseaux qu'à prix d'or il achète,
Oiseaux bariolés de diverses couleurs,
Qui soupirent leurs chants, ainsi qu'une fillette,
Pour de légers gâteaux ou mille autres douceurs !

L'hirondelle se rit des naïves caresses
Que le riche prodigue à ses oiseaux aimés ;
La liberté ! voilà sa corbeille d'ivresses :
Elle aime le grand air et les nids parfumés.

Elle habite partout : la terre est sa patrie.
Des rivages du Gange aux bords du St-Laurent,
Le laboureur l'accueille avec idolâtrie ;
Car, pour lui, cet oiseau, c'est plus qu'un con-
[quérant !]

Luis, quand le sombre hiver, cet hôte impitoyable,
Déroule sur nos prés son manteau de frimas,
Quand le nid des amours devient inhabitable,
Elle prend son essor vers de plus chauds climats.

Poussant son vol altier à travers les empires,
Les fleuves, les déserts, les pics vertigineux,
Elle berce, en volant, sur l'aile des zéphyres,
Ses cris pleins de douceur, qui montent vers
[les cieux !]

Mais vienne le printemps avec ses nids de mousse,
Son radieux soleil, ses bosquets enchantés,
On la voit aussitôt, comme une amante douce,
Joyeuse, revenir aux lieux qu'elle a quittés !

Puiss-je encore longtemps, ô ma tendre hiron-
[delle,
Ecouter en rêvant tes soupirs de bonheur !
Ah ! reviens, chaque été, comme un ami fidèle,
Mettre un rayon d'espoir dans notre pauvre cœur !

J.-B. CAQUETTE.

Québec, 1er mai 1879.

LA

MUEUETTE QUI PARLE

VIII

Troisième partie de la Bande Rouge

J.-B. Frapillon savait bien ce qu'il faisait en
brusquant la conversation avec l'hercule.

Maître Antoine, comme tous les hommes chez
lesquels la force physique prédomine, était fort
accessible à l'influence d'une volonté énergique-
ment exprimée.

Il ne connaissait guère de bras assez vigoureux
pour le faire reculer, ni de poings assez solides
pour le coucher par terre, mais il s'inclinait
facilement devant une certaine supériorité d'es-
prit, pourvu qu'elle se traduisit par un ton de
commandement.

Si le caissier avait eu la maladresse de prolonger
l'entretien, Pilevert aurait peut-être trouvé
des objections ; tandis qu'en le bombardant de
phrases courtes et impératives, il l'avait cloué
sur place.

Après avoir fait quelques pas sous l'allée de
tilleuls, il se retourna et il eut la satisfaction de
constater que son séide lui obéissait ponctuelle-
ment.

Le frère de la belle Rose de Charmière se pro-
menait lentement devant le mur de la rue, et
semblait prendre à cœur ses nouvelles fonctions.

Il montait sa garde avec plus de vigilance que
les agents de l'autorité d'alors, auxquels il était
d'ailleurs bien supérieur sous beaucoup d'autres
rapports.

Pour gagner son cheval et sa voiture, il se
sentait capable de tenir tête à une émeute, et

c'est en quoi il différait radicalement des gar-
diens de la paix, aujourd'hui légendaires.

Rassuré sur son compte, Frapillon s'enfonça
sous la voûte formée par les arbres et toucha
bientôt le perron du chalet.

Ce n'était pas sans une vive émotion qu'il
abordait enfin ce lieu qu'il supposait bourré de
mystères plus ou moins exploitables.

Depuis deux jours, il avait, pour en arriver
là, franchi à pied joint les marges du Code, dont
ordinairement il ne sortait guère, et, sur ce che-
min, on ne s'arrête pas.

Quand on a déjà sur la conscience un rapt,
un séquestre arbitraire et un quasi-empoison-
nement, on tient à ne pas s'être compromis
pour rien et on va jusqu'au bout.

Aussi l'homme d'affaires était-il décidé à en
finir cette nuit même avec cette entreprise
quelque peu hasardeuse, et à ne pas laisser inex-
ploré un seul coin du pavillon.

Il monta rapidement les marches qui condui-
saient à la porte du rez-de-chaussée, et comme
il n'avait plus pour se presser les mêmes rai-
sons que dans la rue, il choisit à loisir dans le
trousseau volé à Renée la clef qui s'adaptait à
la serrure, et il la trouva.

La main lui tremblait bien un peu en faisant
jouer le pêne, mais il avait surmonté d'autres
timidités dans le cours de son existence acciden-
tée, et il entra sans hésiter.

Après avoir repoussé le battant, qu'il eut
soin cependant de ne pas fermer, afin de conser-
ver ses communications avec l'hercule, il tira
une boîte d'allumettes de sa poche et se procura
de la lumière.

En prévision de sa visite nocturne, il s'était
muni d'un bourgeois portatif, et à la lueur trem-
blotante de la cire enflammée, il constata que le
vestibule était exactement dans l'état où il l'a-
vait lassé la veille.

Des vêtements de femme étaient encore pen-
dus aux porte-manteaux et, sur le dossier d'une
chaise, s'échappait un châle oublié dans la précipi-
tation du départ.

Doué comme il l'était de la mémoire des
lieux, il n'eut pas de peine à retrouver le che-
min de la chambre où il avait donné à madame
de Muire une consultation perfide.

Là, aussi, tout était en place.
Le livre que lisait la comtesse quand elle s'é-
tait évanouie se trouvait tout ouvert sur la
table ; une tapisserie, des pelotes de laines et
d'autres menus objets à l'usage d'une jeune fille
avaient été oubliés sur un fauteuil.

Frapillon embrassa d'un coup d'œil rapide
cet intérieur si simple et ne s'y arrêta pas long-
temps.

Il savait d'avance qu'il ne trouverait là rien
de ce qu'il cherchait.

Il revint donc sur ses pas et suivit un long
corridor qui faisait le tour du chalet.

Lors de sa première visite il avait pu se
rendre compte approximativement de la dispo-
sition très-peu compliquée des pièces de cette
maisonnette rustique.

Il savait que le rez-de-chaussée devait se
composer d'un salon—celui qu'il venait d'ins-
pecter sommairement—d'une salle à manger et
d'une chambre donnant sur le jardin.

Cette distribution, selon toute apparence, se
répétait au premier étage, et il résolut de procé-
der méthodiquement, c'est-à-dire de fouiller
chaque appartement l'un après l'autre.

La salle à manger qu'il trouva sur son che-
min ne lui livra aucune espèce de mystère.

Elle était froide et nue, garnie pour tout mo-
bilier d'une table en chêne, de quelques vieilles
chaises dépareillées, et de deux buffets chargés
d'une vaisselle commune.

L'homme le moins observateur aurait deviné,
rien qu'en voyant cet aménagement plus que
simple, la gêne des habitants du chalet, et Frap-
illon ne pouvait pas s'y tromper.

Mais, comme il y venait chercher autre chose
que des trésors, il poursuivit son inspection
sans s'étonner de ce dénuement.

Au bout du couloir, il trouva la porte de la
troisième pièce, celle qui complétait le rez-de-
chaussée.

Elle n'était pas fermée à clef et il n'eut qu'à
tourner un bouton de cuivre pour y pénétrer.

Longue, étroite et séparée en deux parties par
un rideau de tapisserie, cette chambre lui avait
été décrite assez exactement dans le temps par
son agent Mouchabeuf pour qu'il la reconnût
sans l'avoir jamais vue.

—C'est là que mes recors ont empoigné la
fameuse muette, murmura-t-il en examinant le
local, et voilà la fenêtre par où ils sont entrés.

—Tiens ! c'est singulier ; elle est ouverte.

En effet, la croisée béante laissait passer l'air
froid du dehors et le vent faisait trembler la
lumière de la bougie.

Frapillon surpris et presque inquiet s'appro-
cha, et, posant son flambeau à terre, il se pen-
cha pour regarder au dehors.

Il ne vit rien que les branches décharnées
des arbustes plantés autour du chalet, et un
bout de la pelouse, recouverte d'un tapis de
neige.

Dans le jardin désert, le silence était profond
et l'obscurité complète.

Le caissier pensa que la fenêtre avait dû être
ouverte la veille par une des dames qui avait
tout simplement oublié de la fermer, et il ne
se préoccupa plus autrement de cet incident in-
signifiant.

Poursuivant sa visite, il souleva pour la forme
la vieille tapisserie, s'assura que le lit qu'elle
cachait n'avait pas été défilé depuis longtemps,
donna un coup d'œil à la cheminée sur laquelle
Régine s'appuyait, lorsque, dans la nuit de son
enlèvement, elle avait vu un homme se dresser
derrière elle, et, ne trouvant rien de suspect, il
sortit.

Il avait eu envie de fermer la fenêtre, mais il
craignit de faire du bruit et il la laissa comme
il l'avait trouvée.

Le moment était venu de monter au premier
étage et à l'impatience qu'il éprouvait d'y arri-
ver se mêlait une certaine appréhension.

Il avait bâti dans sa tête une supposition qui
reposait sur certains mots échappés à Renée de
Saint-Senier et rapprochés des rapports de ses
agents.

On lui avait assuré qu'une lumière se mon-
trait à heure fixe dans la partie supérieure du
chalet ; Valnoir avait dit quelque chose de ce
spectacle bizarre d'une femme agenouillée de-
vant une tenture blanche qu'il avait vu un soir
du haut de son balcon ; enfin, la jeune fille avait
pâli et tressailli en entendant parler de laisser
visiter le pavillon.

De ces renseignements et des indices, Frapil-
lon avait conclu à l'existence d'un secret caché
sous les combles de l'habitation, mais il n'était
pas absolument fixé sur la nature du mystère.

Il croyait bien trouver des papiers de famille,
peut-être même des titres de propriété, ou plus
probablement des correspondances intéressantes,
et, de tous ces documents, il se promettait bien
d'user et d'abuser.

Mais ce toit sous lequel personne n'avait pé-
nétré pouvait abriter aussi quelque personnage
intéressé à se cacher et disposé, par conséquent,
à mal recevoir les gens qui se permettraient de
venir le déranger.

Le prudent homme d'affaires ruminait toutes
ces conjectures au pied de l'escalier de bois qui
conduisait à l'étage supérieur, mais il sentait si
bien la nécessité de tout terminer dans la nuit
qu'il se décida à franchir les premières marches.

Le souvenir de Régine évoqué par la visite
qu'il venait de faire dans sa chambre lui revenait
à l'esprit, et il se félicitait intérieurement
d'en être débarrassé à tout jamais.

Ses réflexions furent interrompues au moment
où il arrivait en haut par un coup de vent qui
souffla sa bougie.

— Ah ! ça, dit-il entre ses dents, toutes les
fenêtres ont donc été ouvertes ici ?

Il se trouvait de plain-pied avec un corridor
semblable à celui qui régnait autour du rez-de-
chaussée, et l'air y était assez vif.

Tout en pestant contre cette mésaventure, il
se mit en devoir de chercher ses allumettes ;
mais, pendant qu'il fouillait dans sa poche, il
crut apercevoir, à quelques pas devant lui, une
faible lueur qui pointait dans l'obscurité.

IX

C'était comme une raie lumineuse qui tran-
chait sur les ténèbres, au ras du sol.

Frapillon s'était arrêté juste en haut de l'es-
calier, à l'entrée du corridor.

Il voyait donc cette lueur à distance, mais il
ne pouvait pas s'y tromper. C'était bien le re-
flet d'une lampe ou d'une bougie qui filtrait sous
la porte mal jointe d'une chambre du premier
étage.

Pour que cette pièce fût éclairée, il fallait
qu'elle fût habitée par quelqu'un, et cette dé-
couverte terrifiait le visiteur nocturne.

Cloué sur place par la stupeur, il s'était ins-
tinctivement tapi contre la muraille du cou-
loir, et avançait timidement le cou pour cher-
cher à se rendre compte de ce phénomène.

Il ne quittait pas des yeux cette clarté singu-
lière.

On aurait dit qu'elle l'avait fasciné.

En même temps il se creusait la tête pour dé-
couvrir une explication plausible à une illumina-
tion aussi étrange.

Il était bien sûr d'avoir laissé Renée de Saint-
Senier et sa tante sous bonne garde ; les murs
de la villa des Buttes défiaient toute tentative
d'évasion, et le Dr Molinehard craignait trop
son bailleur de fonds pour le trahir.

Ce n'était donc pas aux deux prisonnières
qu'il fallait attribuer cette désagréable surprise.

Si la chose eût été possible, le caissier aurait
été assez disposé à croire que ce tour lui était
joué par ses aimables associés de la *Lune avec
les dents*.

Mais il venait de les laisser sous le coup d'une
terreur plus profonde que le caveau où ils tenaient
leur séance, et, matériellement, il était
à peu près impossible qu'ils l'eussent devancé à
la rue de Laval.

Restait l'hypothèse de voleurs vulgaires entrés
par escalade pour dévaliser le pavillon abandonné.

Frapillon l'admit un instant.

Mais il réfléchit bien vite qu'on ne pille pas
une maison sans faire un bruit quelconque, et
rien ne troublait le silence du corridor.

Cela devenait de plus en plus incompréhensible,
et il éprouva comme une velléité de croire
aux revenants.

Les doctrines voltairiennes dont il faisait pro-
fession l'avaient cuirassé contre ce qu'il appe-
lait les superstitions vaines, et sa foi se bornait
à confesser que deux et deux font quatre.

Et pourtant il y avait eu, il y avait peut-être
encore de par le monde des êtres disparus depuis
deux mois dont l'image se présentait à sa pen-
sée.

L'officier mort de ses blessures, la muette en-
levée et vendue aux Prussiens lui revenaient en
mémoire comme des spectres vengeurs.

Mais il secoua ses remords comme un harnais
inutile, et il se reprocha ce souvenir à l'égal
d'une faiblesse.

Il comprenait bien, d'ailleurs, qu'il fallait
prendre un parti.

Il n'avait pas échafaudé tant et de si habiles
combinaisons, il n'était pas venu la nuit au chalet
pour contempler un effet de lumière à travers
une porte.

L'intrigue si laborieusement agencée arrivait
à ce degré de complication où le dénouement
devient nécessaire, tout comme un drame bien
chèrement aboutit fatalement au cinquième
acte.

Antoine Pilevert qui, pour le moment, repré-
sentait le public, pouvait s'impatienter et faire
tomber la pièce.

Frapillon se décida donc à brusquer la péripé-
tie finale.

Rien ne bougeait dans la chambre mystéri-
euse, et la clarté brillait toujours égale et faible
par l'interstice inférieur du battant immobile.

Le prudent caissier se félicitait de l'accident
qui avait éteint sa bougie, car il se trouvait dans
le cas des voleurs, lesquels tiennent beaucoup à
voir et nullement à être vus.

C'est pourquoi il se risqua sans trop d'inquié-
tude à quitter son embuscade pour s'aventurer
dans le long couloir qui aboutissait à la porte
lumineuse.

En cas de surprise, il espérait pouvoir battre
en retraite dans l'obscurité.

Il avançait à pas de loup, marchant sur la
pointe du pied et s'appuyant de la main à la
paroi du corridor.

En même temps, il retenait son souffle, et,
s'il l'avait pu, il aurait comprimé les battements
de son cœur.

Mais, quoi qu'il fit pour se donner du cou-
rage, le diplomate de la rue Cadet était fort
ému, pour ne pas dire plus.

Par un effet naturel de perspective, à mesure
qu'il se rapprochait, la lueur devenait de moins
en moins visible, par cette raison toute natu-
relle que la fente se trouvait au niveau du plan-
cher.

Bientôt Frapillon cessa tout à fait de l'aper-
cevoir, mais il se garda bien de croire pour cela
qu'elle s'était éteinte, et il redoubla de précau-
tions.

Il ne faisait pas une enjambée sans s'arrêter
pour écouter.

Dans ce pavillon entièrement construit en
bois, les moindres bruits du dehors arrivaient
clairs et distincts, et le caissier les épiait avec
autant de soin que ceux qui pouvaient s'élever
du dedans.

Il avait une oreille pour le jardin et la rue,
l'autre pour la chambre éclairée.

De l'intérieur, rien ne venait, mais la finesse
de son ouïe trouvait à s'exercer sur les sons ex-
ternes.

Déjà, il avait perçu très-nettement des chocs
de talons de bottes sur le trottoir de la rue de
Laval auquel la gelée prêtait une sonorité parti-
culière.

Puis le bruit s'était éloigné peu à peu.

Quelque garde national attardé regagnait
lourdement son domicile et il n'y avait pas là
de quoi s'inquiéter.

Un peu après, il entendit siffler un air popu-
laire et, comme le siffleur semblait arrêté à peu
près à la hauteur de la muraille du jardin, il ac-
corda un peu plus d'attention à ce virtuose du
pavé.

L'aigre mélodie s'interrompait par intervalles,
puis elle recommençait de plus belle.

A pareille heure et par un froid de douze de-
grés, le lieu était mal choisi pour imiter avec les
lèvres le son du fifre.

Un vague soupçon commençait à poindre dans
l'esprit très-éveillé de Frapillon.

Il se rappelait la ridicule alerte qu'il avait
subie dans l'escalier du caveau maçonique, et
il se demandait si le farceur nocturne qui les
avait si bien effrayés ne s'était pas avisé de les
suivre pour continuer ses plaisanteries.

— Pourvu que cet imbécile de Pilevert ne s'y
laisse pas prendre, pensa-t-il ; il allait con-
fondre le sifflet de ce vilain merle avec mon
signal, nous serions dans une jolie position !

Mais il se rassura en constatant que l'hercule
ne bougeait pas.

Il l'aurait parfaitement entendu marcher, et
il fallait croire qu'il poussait la fidélité à sa
conscience jusqu'à garder une immobilité com-
plète, à moins pourtant qu'il ne se fût endormi,
ce qui semblait peu probable, car il gelait à
pierre fendre, et la bise aurait réveillé une mar-
motte.

L'homme d'affaires laissa donc ces questions
d'acoustique extérieure pour reporter toute son
attention sur l'entreprise qu'il s'agissait de pa-
a-cher.

Il continua à se glisser le long de la cloison,
et il eut l'insigne chance de ne faire craquer ni
le parquet ni la boiserie.

Il mit plus de cinq minutes à enjamber les
quatre mètres qui le séparaient encore de la
porte ; mais enfin il y arriva sans encombre.

Là, il commença par se bien caler sur ses
pieds afin de se mettre en garde contre un
manque subit d'équilibre, et il appliqua son
oreille contre le battant qui le séparait du mys-
tère...

Il était dans sa destinée, cette nuit-là, d'écou-
ter aux portes ; mais cette fois il ne fut pas
aussi bien payé de ses peines et de son espion-
nage que dans la cave du Comité directeur.

Il eut beau tendre toutes les fibres de son
tympaan, il n'entendit absolument rien au-delà
de cette porte à laquelle il s'était littéralement
collé.

En revanche, on frappa fortement à celle du
jardin, et les coups retentirent dans le cœur de
Frapillon comme un glas funèbre.

S'il n'avait pas eu la précaution de s'accoter
à la cloison, il serait tombé de frayeur.

Mais, à sa grande surprise, ce bruit de mau-
vais augure ne fut suivi d'aucun autre.

Evidemment, l'hercule avait eu le bon sens
de ne pas répondre à cette batterie précipitée,
et, comme elle ne se renouvelait pas, le caissier
se prit à penser que le siffleur de la rue venait

tout simplement de faire une gaminerie à la façon des écoliers qui s'amusaient à tirer les sonnettes pour réveiller les portiers endormis.

Dans la chambre, on n'avait pas remué, et Frapillon s'enhardit jusqu'à appliquer son œil au trou de la serrure.

Il ne vit qu'une lampe en forme de veilleuse posée sur une table chargée de papiers et de fioles de diverses grandeurs.

La porte était pratiquée dans un angle, le reste de la chambre échappait à son investigation.

Mais le silence persistait, ce qui le confirma de plus en plus dans l'idée que cet appartement était inhabité.

Il en vint même à croire que la lampe avait bien pu rester allumée depuis la veille, grâce à quelque mécanisme particulier.

Ce devait être là cette fameuse chambre aux signaux dont les voisins avaient parlé et que Valnoir avait entrevue un soir.

Il n'y avait donc rien d'impossible à ce que les dames du chalet y eussent organisé un éclairage permanent.

Le moment était venu enfin de percer ce mystère.

Frapillon se redressa et se recueillit un instant.

Quelques secondes lui suffirent pour se décider à jouer le tout pour le tout, et il allait mettre la main sur le bouton de cuivre, quand il sentit que la porte s'ouvrait lentement.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

QU'ONT-ILS FAIT DE LA "MARSEILLAISE" ?

On ne peut nier que la *Marseillaise* ne soit un hymne admirable ; le mouvement en est presque irrésistible ; il procède d'une véritable inspiration patriotique et guerrière. Je suis de ceux que la *Marseillaise* a beaucoup passionnés. Sans être follement épris de musique, j'avoue que je n'ai pas toujours été insensible à ce pas redoublé ; peut-être, si je l'eusse entendu, comme l'entendirent pour la première fois, à Strasbourg, avec accompagnement des orchestres de la garnison, les soldats du bataillon de volontaires de l'armée du Rhin, je n'eusse pas plus résisté qu'ils n'y résistèrent aux entraînements de cette musique. On aurait tort vraiment de ne point reconnaître que, lorsqu'il a composé la *Marseillaise*, Rouget de Lisle a eu la bonne fortune de donner une fort belle expression et une expression d'un caractère très-français au patriotisme de ce temps-là et de tous les temps. Il y a autre chose que de la musique dans cette cadence, dans ces accents, dans ces cris ; il y a une vibration tellement puissante qu'elle ne saurait venir d'une seule âme ; c'est la vibration de toute une nation menacée dans ses libertés et dans son existence.

* *

Comment se fait-il cependant que la *Marseillaise* soulève, chez nous, de si grandes répugnances ? Il y a des Français qu'elle agace ; il y en a dont elle exaspère le patriotisme ; il y en a dont elle brise le cœur et dont elle fait couler les larmes. Enfin, ce prétendu chant national est, à tout instant, conduit au violon ; il n'embellit pas nos fêtes, il les trouble. Il a été à ce point encanaillé, qu'il a perdu tout son prestige. A ceux qui ne le tiennent point pour ridicule, il paraît redoutable.

On ne saurait en vouloir à ceux qui, depuis bientôt un siècle, ont travaillé à perdre la *Marseillaise*. Les Anglais, les Allemands, les Espagnols, les Italiens, les Belges même nous l'enviaient ; aujourd'hui, ils ne changeraient point leur chant national contre le nôtre. Tandis que nous laissions le nôtre traîner partout, ils conservaient le leur dans toute la majesté et dans toute la pureté de son origine. Ils ne cherchaient point à en altérer la signification, à tourner contre la patrie une poétique et divine inspiration faite pour la sauver dans les grands périls ou pour la glorifier dans les grands triomphes.

En France, il n'y a pas eu de coupables entreprises contre les lois et contre les gouvernements qui n'ait été faites au chant de la *Marseillaise*. Elle ne devait servir que contre les ennemis du dehors ; de stupides émeutiers ont confondu les tyrans qui, en 1792, menaçaient la France avec tous les chefs d'Etat qui la gouvernaient. Le sang impur qui, dans l'hymne nation-

nal, doit abreuver nos sillons, ce n'est point le sang de l'étranger envahisseur, c'est le sang des Français eux-mêmes, de ces braves gens qui combattent pour l'ordre, pour la liberté, pour le droit établi.

En république, si l'on veut s'insurger, c'est la *Marseillaise* ; si l'on veut se réjouir et fraterniser, c'est la *Marseillaise* ; si l'on veut tracasser le gouvernement, c'est la *Marseillaise* ; si, au contraire, on veut lui témoigner de la joie, c'est la *Marseillaise* ; — toujours, toujours la *Marseillaise*.

Dieu sait, alors, comme on la chante ; elle n'est plus reconnaissable. Elle ne tarde pas à descendre dans les carrefours ; les gavroches la hurlent à tort et à travers ; les ivrognes s'en emparent. Ma pauvre *Marseillaise* ! hymne sacré, dans quel état je te vois ! Tu as, dit-on, conduit nos pères à la victoire ; tu conduis les enfants au cabaret, et de là, chant sublime, tu les pousse dans le ruisseau. C'est quelquefois du ruisseau que s'élève glapissant, entrecoupé d'horribles hoquets, le bel appel aux armes des héroïques bataillons :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !

* *

Je vous demande un peu si jamais, lorsqu'ils ont voulu faire, chez eux, quelque désordre, les Anglais ont entonné le *God save the Queen* ? Ils sont quelquefois descendus dans la rue ; ils ont brisé les grilles d'Hyde-Parc ; ils ont fait des manifestations et des processions tumultueuses ; ils ont bien pris garde à ne jamais mêler leur chant national à leurs mouvements de révolte. J'ai vu les Belges casser, les vitres des couvents, aller, par les rues, réclamer des réformes ou des changements de cabinets ; mais, il est sans exemple qu'ils aient chanté la *Brabançonne* ailleurs que dans les jours de fête publique, ou pour faire honneur à la famille royale.

Un chant national est un chant qu'il faut écouter debout et chapeau bas. Pour qu'il produise sur les foules l'effet qu'on en attend, il ne doit pas être exécuté à tout propos, en tout lieu et à première réquisition des premiers farceurs ou des premiers tapageurs venus. Les autorités républicaines avaient peut-être un moyen de relever la *Marseillaise* de la détresse où nous la voyons ; lorsqu'on a décrété qu'elle serait désormais un chant national, il fallait décréter, par la même occasion, qu'il était défendu de la hurler à tout propos, d'en faire un sujet de tumulte, d'en saturer tous les concerts, enfin de faire passer le plus bel hymne officiel qu'il y ait à l'état de *scie* officielle.

Maintenant, c'en est fait. La *Marseillaise* est perdue. Je crois que c'est pour bien longtemps. On lui a fait des ennemis irréconciliables, surtout parmi les musiciens. Il y a peut-être un moyen de la galvaniser, c'est de la mettre en quarantaine pendant vingt-cinq ou trente ans ; dans cet intervalle, nous serions réduits, pour nos amusements, aux simples chansonnettes du Café de l'Horloge, et, pour les cérémonies officielles, à la poétique et chevaleresque romance de la reine Hortense. Celle-ci, du moins, n'a jamais hanté les bouges ; elle n'a jamais suivi le drapeau rouge ; elle n'a jamais mêlé ses innocentes ritournelles au bruit des fusillades, le long des chemins de ronde de la Commune.

Que faire cependant ? La république peut aider à pervertir la *Marseillaise*, elle ne peut la proscrire. Il me paraît, en effet, que ce gouvernement et ce chant sont inséparables. Lorsque l'une est menacée, l'autre n'est pas bien loin de l'être. Je ne veux pas dire que nos institutions soient réellement en péril, mais il faut bien considérer que ceux qui demandent, actuellement, à tous les orchestres de leur exécuter la *Marseillaise*, ne sont pas précisément des soutiens de la République. Quant à ceux qui accueillent à coups de sifflet l'incessante répétition de ce chant, il est peu probable qu'ils aient la république en grande estime.

La vérité est que la *Marseillaise* nous déborde : le peuple se grise avec cela et

se met à ne plus trop savoir ce qu'il veut. Voyez, il crie : " Le jour de gloire est arrivé." et il se jette sur des prêtres ; il les veut traîner à la rivière. Un autre jour, il s'en prendra aux gendarmes ; un autre jour aux ministres, un autre jour à la république elle-même pour s'en donner une meilleure.

A. RÉNAL.

MAGNÉTISME ET SPIRITISME

En 1778, un médecin allemand, à la fois enthousiaste et charlatan, Mesmer, apporta à Paris la découverte d'un fluide magnétique animal qu'il définissait lui-même la propriété du corps animal qui le rend susceptible de l'action des corps célestes et de la terre. On voit, par cette définition, que Mesmer ne savait pas bien au juste ce qu'il avait découvert. Il fut d'autant moins embarrassé pour en faire des applications médicales.

Selon lui, on pouvait guérir toutes les maladies par le fluide magnétique. Il ne fallait que le conduire. L'inventeur s'adjoignit à cet effet un médecin du comte d'Artois nommé Deslon.

Deslon était jeune ; sa bonne mine fut pour quelque chose dans le succès d'une méthode qui attirait surtout les femmes. Les associés opéraient dans une grande salle au milieu de laquelle était un baquet plein d'eau, de verre pilé et de limaille. Du couvercle de ce baquet sortaient des branches de fer coudées et mobiles. Chaque malade saisissait une de ces branches et se l'appliquait à la partie dont il souffrait.

Mesmer et Deslon, munis d'une baguette de fer, magnétisaient les patients, pendant qu'un piano-forte jouait des airs sur des mouvements variés. Il y avait des malades qui n'éprouvaient rien ; mais d'autres étaient agités de fortes convulsions. Les femmes, surtout, étaient sujettes aux suffocations, aux hoquets et aux rires. Le baquet devint à la mode. Le roi désigna des membres de la Société Royale de médecine, de la faculté de médecine et de l'académie des sciences pour faire une enquête sur le magnétisme.

Le rapport, rédigé par l'académicien Sylvain Bailly, réduisait à néant la découverte de Mesmer. Tous les phénomènes causés, selon Mesmer, par un prétendu fluide magnétique, étaient attribués par les commissaires à l'imagination des malades ignorants, à l'effet mécanique des atouchements pratiqués sur eux et au penchant naturel des hommes à croire tout ce qu'ils voient faire. De là les convulsions contagieuses autour du baquet. — Quant aux guérisons, elles ne pouvaient rien. Sait-on jamais pourquoi on guérit ? Mais le public est indifférent aux démonstrations scientifiques, et le mesmérisme eût pu se relever de ce coup. Une farce de la comédie italienne lui en porta un plus rude. On peut être absurde sans inconvénient ; on n'est pas impunément ridicule, et c'est mortel dommage que d'être chansonné. C'en était un de moins autrefois, car il est à remarquer qu'en France nous perdons de jour en jour le sens du ridicule ; nous devenons sérieux sans être plus graves.

Court de Gébelin, l'auteur du " monde primitif," écrivit qu'il était guéri par Mesmer d'une cruelle maladie et mourut par là-dessus. On lut dans les gazettes : " M. Court de Gébelin vient de mourir guéri, par le magnétisme animal." Une grêle d'épigrammes tomba dru sur Mesmer et Deslon, et personne n'alla plus au baquet.

Mais il arriva qu'un auditeur de Mesmer, le marquis de Puységur, retiré dans sa terre de Busancy, près Soissons, magnétisa un paysan et l'endormit ou crut l'endormir d'un sommeil extraordinaire, lucide et raisonneur. Ce paysan qui, tout éveillé, était une lourde brute, exprimait, paraît-il, dans le sommeil magnétique, des idées fort belles et formulait des recettes efficaces contre les maladies.

Par malheur, les expériences de M. de Puységur ont été depuis reproduites scientifiquement sans donner de résultats signi-

ficatifs. L'influence du magnétiseur sur le magnétisé est parfois sensible, mais il suffit de chatouiller quelqu'un pour produire sur lui des effets bien autrement puissants. Il y a des personnes dont le regard prolongé cause un malaise insupportable. Certaines poignées de main nous font mal. La chaleur animale se communique, soit par le contact, soit par la proximité, et procure une sensation agréable ou pénible. La voix humaine n'est pas indifférente ; ce peut être la plus belle des musiques ou le plus odieux des bruits.

On dit encore aujourd'hui dans le public que le magnétiseur tient en son pouvoir la femme qu'il magnétise. Mais il n'y a pas besoin de supposer l'action d'un fluide animal pour expliquer l'influence d'un homme sur une femme.

La mode de Paris, qui était au baquet de Mesmer en 1778, fut aux tables tournantes en 1853 ; elle passa quelques années après au spiritisme et aux esprits frappeurs, qui ont encore aujourd'hui des adeptes. Les spirites agissent sur les esprits des morts au moyen du fluide découvert par Mesmer. N'en demandez pas davantage. Ils ont pour alliés certains spiritualistes, qui, peu délicats sur les moyens de prouver l'immortalité de l'âme, voient avec plaisir les habitants de l'autre monde, revenir dans le nôtre, ne fût-ce que pour y renverser des tables et y décrocher des lustres. Si les spirites sont en désaccord avec l'orthodoxie catholique, ils adoptent généralement la morale chrétienne. Un d'eux a même écrit sous la dictée de Fénelon, un petit traité de politique libérale, et vous ne sauriez croire à quel point l'auteur du *Télémaque* a gâté sa langue en cent soixante-quatre ans d'absence.

Présentement les esprits sont las de remuer des tables et de faire tourner des chapeaux. Ils s'ingénient et s'émancipent. J'ai appris, l'autre jour, qu'ils écrivaient tout seul des billets. Il y a progrès. Je sais un honorable médecin du faubourg Saint-Antoine dont les poches sont bourrées de petits papiers que les âmes lui remettent pour le taquiner. Agaceries, raileries, menaces, il y en a sur tous les tons. Il ne sait à qui répondre et a l'air tout égaré. Que penser de pareilles folies ? Les bras en tombent.

L'excellent livre de M. Bersot, publié pour la première fois en 1852, et récemment réimprimé avec de nombreuses additions, revint à propos sous nos yeux.

Il est intitulé : " Mesmer, le magnétisme animal et les tables tournantes."

L'historique du mesmérisme et du spiritisme y est traité avec une netteté parfaite. La phrase courte et acérée du savant professeur a la précision efficace d'un instrument de chirurgie.

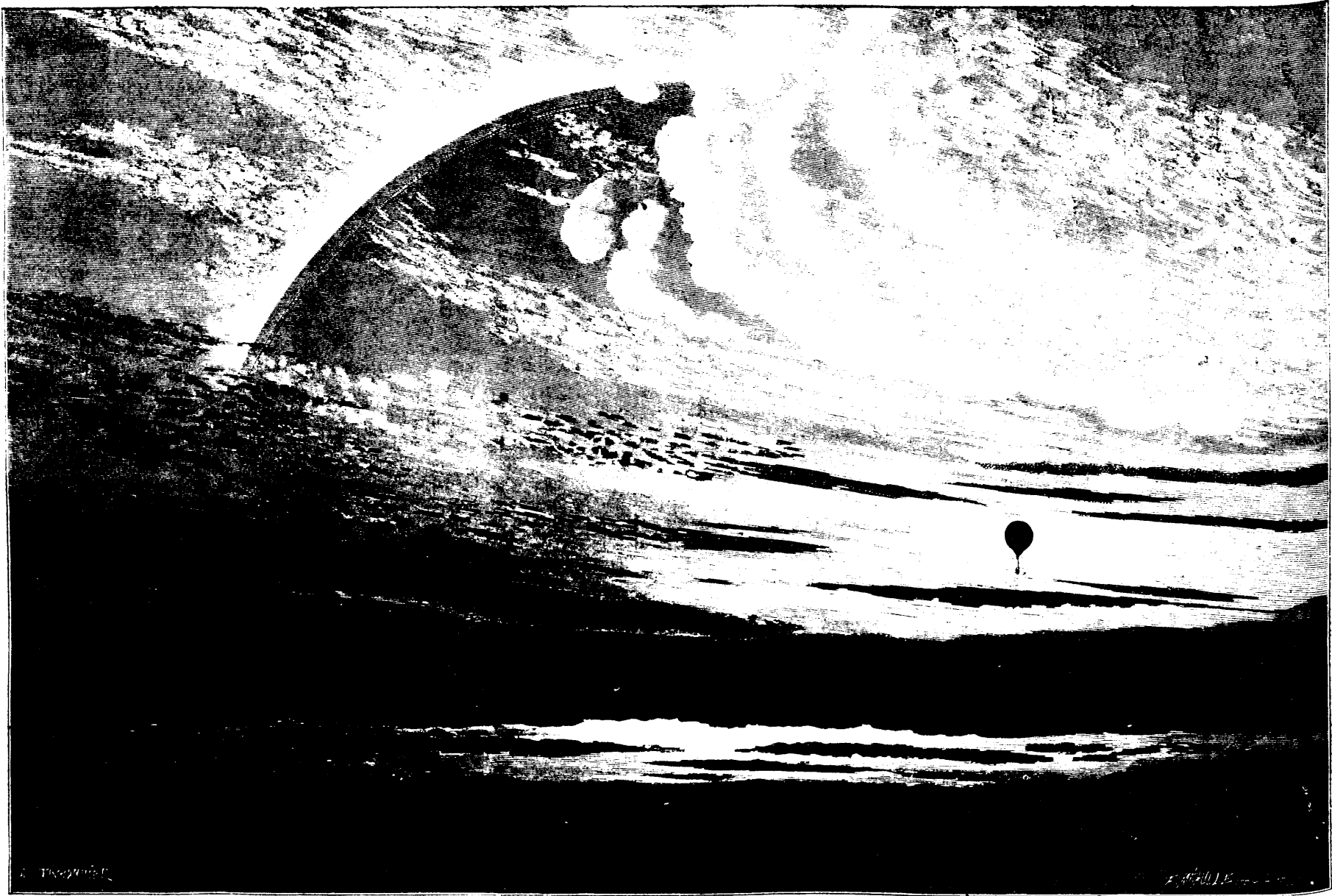
Dans la critique des phénomènes, M. Bersot procède avec une méthode rigoureuse et il appuie ses affirmations à la manière de M. Taine, par des petits faits serres et drus qui se pressent en bon ordre et son invincibles. Cette critique était bonne à faire.

Le goût du merveilleux est naturel à l'homme, et ce n'est pas trop d'une bonne méthode pour nous garantir des aventures dans lesquelles le goût peut entraîner notre jugement.

Les facilités offertes aux habitants des campagnes par les nombreuses lignes de chemins de fer et de bateaux à vapeur de visiter Montréal à bon marché, devront avoir pour résultat d'augmenter sensiblement les affaires. Dans le but de profiter de cet accroissement de commerce, M. Narcisse Beaudry et frère, les Bijoutiers bien connus, dont le magasin est situé au coin des rues Notre-Dame et Saint-Vincent, viennent d'importer et de confectionner un choix extra de MONTRES en or et en argent, BIJOUX de toute description, qu'ils offrent, à cause de la dureté des temps, en détail au prix du gros. Spécialité de dorure et argenture ; ils fabriquent et réparent les ornements d'églises.
NARCISSE BEAUDRY, ÉDOUARD E. BEAUDRY,
Bijoutier pratique. Horloger pratique.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Blenly.



Un paysage céleste à 1,700 mètres d'altitude. — (Dessiné d'après nature par M. Albert Tissandier.)



LA MOISSON

LES CAUSES ET LES EFFETS DE LA GROSSEUR

Les gens obèses sont généralement essouffés et baignés de sueur après la moindre fatigue.

L'état des obèses, dit Raspail, émusse leur sensibilité et par suite leur intelligence.

Les causes qui produisent l'obésité sont assez bien connues.

Il convient de noter d'abord l'hérédité comme n'étant pas sans influence sur la production de la maladie que nous étudions.

L'excès d'embonpoint pathologique se rencontre encore fréquemment dans une classe de femmes minutieusement étudiée par Parent-Duchatelet.

Terminons ce qui a trait aux causes de l'obésité en disant que celle qui la produit le plus sûrement c'est, avec le repos absolu des organes, l'abus des aliments féculents.

L'obésité n'est pas rare chez les enfants. Quand elle se produit dans les premières années de la vie, elle est le résultat d'une alimentation exagérée.

Chez l'adulte, les choses ne se passent pas ainsi.

C'est entre trente et quarante ans que l'obésité débute généralement.

Tous les individus ne souffrent pas également de l'accumulation de la graisse, il en est même qui n'en sont presque pas gênés.

En partant de ce principe que l'obésité est produite par le repos excessif des organes, l'abus des bains et l'usage immodéré de certains aliments ou de certaines boissons, il est facile de décider ce qu'il convient de faire pour la guérir.

Au lieu de rester au lit dix ou douze heures sur vingt-quatre, les gens prédisposés à l'obésité se coucheront un peu tard et se lèveront de bonne heure.

Ils feront bien de songer aux trois préceptes qui précèdent, avant d'être deve-

nus trop gros, car l'obésité, qui se guérit assez facilement au début, est à peu près incurable quand elle est parvenue à un degré extrême.

On a préconisé l'usage de certaines substances comme propres à agir directement sur l'accumulation de la graisse.

Le premier n'a amené—bien des femmes l'ont appris à leurs dépens—que des conséquences plus fâcheuses que la corpulence qu'elles voulaient corriger.

En réalité, il n'existe pas de substance médicamenteuse ayant des propriétés anti-obésiques. Le traitement curatif et surtout préventif de l'obésité, consiste en entier, dans un régime et un genre de vie de nature à supprimer les causes du mal.

Au dernier précepte "peu boire et peu manger," il faut ajouter: "savoir ce que l'on mange et ce que l'on boit."

Des expériences faites sur les animaux ayant démontré que les aliments farineux et féculents produisent des congestions graisseuses, on devra s'abstenir des farines et des féculents, qu'elles se présentent sous forme de haricots, de pommes de terre, de pois, de macaroni, de pâtisserie, de tapioca, de riz et même de pain.

On évitera encore le sucre, le beurre et le fromage. On se nourrira principalement de viandes grillées, dont on modérera les effets excitants par le moyen de quelques légumes verts.

Tous les éleveurs de bétail savent que l'absorption des liquides en grande quantité favorise beaucoup l'engraissement. C'est pourquoi ils ne manquent point d'exciter artificiellement la soif chez les animaux destinés à la boucherie.

Celui qui, moins ferme, ne saura résister à l'envie de boire, devra n'absorber, par petites quantités, que les liquides suivants: vins de Bordeaux, vins de Provence, Xérès, Madère sec; café froid non sucré.

Jamais il ne devra se permettre la moindre goutte de bière ni de Porto. Fût-il député et orateur, le verre d'eau sucrée devra lui être interdit d'une façon absolue.

DR. FÉLIX BRÉMOND.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira.

Tous les acheteurs sont d'accord pour vanter la qualité et le bon marché des nouveaux Chapeaux que la maison DEROME, 621, rue Ste-Catherine, à l'enseigne du lion et de l'ours, vient de recevoir.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 25 septembre 1879.

Adressez toutes les communications concernant cette partie du journal à M. O. TRÉMPE, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 176: MM. J. W. Shaw, S. Lafrenais, H. Parada, M. Toupin, J. Gauthier, M. Lafrenais, Montréal; A. C. Saint-Jean; un amateur, Trois-Rivières; L. O. P. Sherbrooke; M. Lalandy, New-York; N. P. Sorel; V. Gagnon, Z. Delaunay, Québec.

Nos remerciements à messieurs C. A. Boivin, de St-Hyacinthe, J. W. Shaw, Montréal, et M. J. Murphy, de Québec, pour l'envoi de parties, journaux, problèmes, etc., etc.

Révd. C. E. R., Angleterre.—Nous avons reçu les livraisons du Chess Player's Chronicle pour août et septembre. Merci.

Un match à qui gagnera le premier sept parties a été commencé à Saint-Petersbourg entre MM. Schiffers et S. Alapine.

POTTER vs. MASOV.—Ce match a été déclaré nul de consentement mutuel.

BARNES vs. DELMAR.—Les dernières nouvelles de New-York au moment où nous mettons sous presse donnent le résultat suivant: Delmar, 2 parties; Barnes, 1.

M. H. L. Meyer, dit le Guardian, de Croydon, a en sa possession un magnifique jeu d'échecs, gravé et tourné, en ivoire rouge et blanc.

Nous lisons dans la Stratégie du mois d'août: "Le 16 de la Régence est peu fréquenté en ce moment par les joueurs d'échecs, car la plupart sont en villégiature; cependant, il y a eu, le mois passé, quelques luttes intéressantes entre des amateurs étrangers, notamment: entre MM. de Bozkronny et Gossip, l'auteur du dernier ouvrage sur les ouvertures paru en Angleterre.

A une assemblée des joueurs d'échecs anglais de Montréal, tenue samedi, le 13 courant, au "Montreal Gymnasium," le club a été réorganisé et les messieurs suivants ont été élus:

Président: H. A. Howe, LL.D.; Vice-président: Thomas Workman; Principal: W. H. Hloks; Secrétaire-trésorier: John Henderson;

Le club s'assemble tous les mardis et samedis. Nous félicitons nos concitoyens anglais de l'organisation qu'ils viennent de faire de leur club d'échecs, qui compte parmi ses membres de très-habiles joueurs.

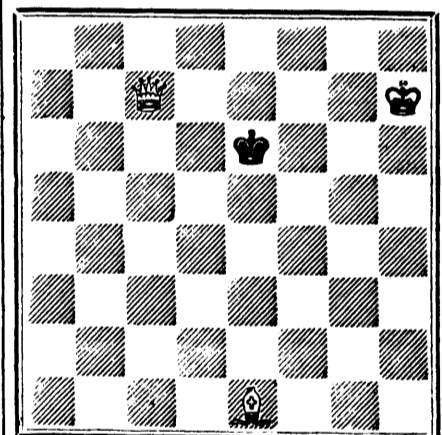
Dans une lettre que M. John Henderson, le secrétaire-trésorier du club, nous adresse, ce monsieur exprime l'espoir que les joueurs d'échecs Canadiens-français se joindront à ce club.

ENIGME No. 6.

Composée par M. G. REICHELIN. Dans cette énigme, placez les pièces comme au commencement de la partie, et les Noirs doivent imiter les mêmes mouvements que les Blancs.

PROBLÈME No. 176.

Composé pour L'Opinion Publique par M. FAYSSÉ, père, Beauvoisin (Gard), France.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 4 coups.

Solution du problème No. 176.

Blancs. Noirs. 1 P8e D, fait C 1 R3e D 2 T4e D, mat.

94ème PARTIE.

Quatrième partie du match joué à Saint-Petersbourg, le 12 juin 1879.

Partie Lopez.

Blancs. Noirs. M. S. ALAPINE. M. SCHIFFERS. 1 P4e R 1 P4e R 2 C3e F R 2 C3e F D 3 F5e C D 3 C3e D 4 C3e F D 4 F4e F D 5 C pr P 5 Riquent (a) 6 Riquent 6 T1er R 7 C3e F R 7 C pr P 8 P4e D 8 C pr C 9 P pr C 9 F2e R (b) 10 P5e D 10 C1er C D 11 P4e F D (c) 11 P3e F D 12 F4e T D 12 P3e D 13 C4e D 13 F2e D 14 T1er C D 14 P4e F D 15 F pr F 15 C pr F (d) 16 C5e F R 16 P3e C (a) 17 T3e C D 17 C4e R 18 T3e T R 18 C3e C R 19 D5e T R 19 C1er F R 20 C pr P C (e) 20 R pr C 21 F6e T R, échec 21 R pr C 22 F pr C 22 R1er F 23 D6e T R, échec 23 R1er C 24 D pr P, échec 24 R1er F 25 D8e T R, mat. 25 R1er F

NOTES.

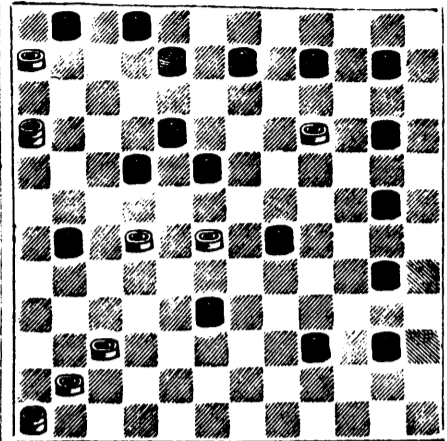
(a) Les Noirs regagneront leur Pion. Cette position s'est déjà rencontrée dans une partie entre MM. Paul Morphy et L. Paulsen. (b) A cette case, le Fou gêne seulement le jeu des Noirs; il fallait le jouer à 1er F.R. (c) Nous ne comprenons pas le but de ce coup. (d) Il devait prendre avec la Dame pour empêcher le Cavalier blanc de venir à 5e F.R. (e) Très-joli!

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 182

Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield, Mass. NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 180

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Values include 52 à 47, 41 à 52, 64 à 48, 53 à 51, 45 à 47, 32 à 34, 49 à 3, 19 à 32.

Solutions justes au Problème No. 180

Montréal:—N. Chartier, J. O. Péneau, R. Denis, H. Larose, N. Saucier et H. F. Rousseau. Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot. North Brookfield: P. D. Létourneau.

A M. H. F. Rousseau, Montréal.—Ne vous en déplaise, la solution du problème 179 est correcte. Si vous voulez bien regarder le problème, vous verrez que ce n'est pas un Pion qui se trouve sur la case 52, mais bien une Dame au pied léger, qui, elle, peut bien sauter plusieurs cases sans faire parler d'elle en mal.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 20 septembre 1879

Market price table with columns for item name, unit, and price. Categories include FARINE, GRAINS, LÉGUMES, LAITIÈRE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, and DIVERS.

Marché aux Bestiaux

Table of livestock prices including Beef, Veal, Mutton, and Poultry, with prices per unit.



Département de la Milice et de la Défense

CAPOTES

Des soumissions seront reçues, au département ci-dessus mentionné, jusqu'à MIDI, le sixième jour d'OCTOBRE, pour la manufacture en Canada, et la livraison aux magasins militaires d'Ottawa, de 5000 Capotes grises, selon le patron approuvé, qui peut être vu en s'adressant au Directeur des magasins.



Département de la Milice et de la Défense

Il est par le présent donné avis que le Département ci-dessus demande des soumissions pour l'achat d'une quantité d'armes qui ne sont pas actuellement requises pour le service du Département. Les soumissions seront reçues jusqu'à MIDI, le sixième jour d'OCTOBRE 1879.



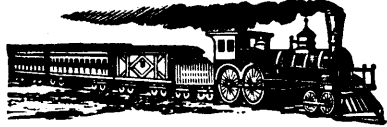
Ste-ANNE, RIVIERE OTTAWA

AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES soumissions cachetées, adressées au Secrétaire des Travaux Publics et endossées: "Soumission pour le canal et l'écluse de Ste-Anne," seront reçues à ce Bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, VENDREDI, le 10ème jour d'OCTOBRE prochain, pour la construction d'une écluse et la formation des approches d'icelle sur le côté de la terre de la présente écluse à Ste-Anne.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ.

A PARTIR DU 14 JUILLET 1879

Table listing train schedules for the Intercolonial Railway, including departure and arrival times for various stations like Pointe-Lévis, Rivière-du-Loup, and Trois-Pistoles.

Ces trains viennent en connexion à Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 9.00 P.M., et à Campbellton avec le steamer City of St. John, partant tous les mercredis et les samedis matin, pour Gaspé, Percé, Paspébiac, etc.

G. W. ROBINSON, Agent, 120, rue St-François-Xavier (ancien Bureau de Poste), Montréal.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisent des fortunes tous les mois.

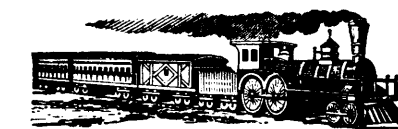
AGENTS, LISEZ CECI Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions.

HOTEL RIVARD

Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par l'modicité de ses prix.

Au Clergé et aux Communautés Religieuses

Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornaments d'Églises et Objets Religieux, Ornaments Sacerdotaux, Chandeliers, Ostensoirs, Ciboules, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Coeurs, Franges en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Mérimo, Toile, etc., etc.



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

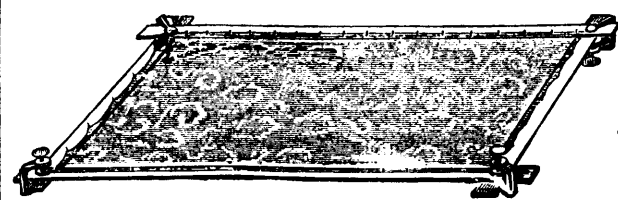
Table listing train schedules for the Government Railway, including routes to Hull and Aylmer.

Magnifiques chais-palais sur tous les convois de passagers. Ces trains s'arrêtent à la station du Mile-End dix minutes plus tard.

DROGUEUR DE VOYAGES — Système Raspail

dans une boîte élégante en noyer massif, contient: Ammoniaque camphrée, alcool camphré, eau sédative, pomade camphrée, camphre en poudre, huile camphrée, liqueur hygiénique non sucré, vinaigre camphré, aloès en grumeaux, cire blanche, écorce de grenades, racine de fougère, goudron de Norwège, semen-contra, sulfate de zinc, huile de ricin, sirop de gomme, avec instruments et objets divers, tels que pince à artère, seringue à injections, ciseaux, mousses, etc., etc. Prix: \$25. Eu vente chez

FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame, Montréal.



Métiers à étendre les rideaux. Escabeaux patentés, Plisseuses Victoria, Glacières, Sarbotières, Repasseurs, Tordeurs, etc. L. J. A. SURVEYER, 524, rue Craig, Montréal.

ANNEE SCOLAIRE 1879-1880

LIVRES CLASSIQUES, ETC., A LA Librairie Payette & Bourgeault 250, RUE St-PAUL, 250, MONTRÉAL

Les Directeurs et Directrices de Communautés Religieuses, les Commissaires d'Écoles, les Instituteurs et Instituteuses trouveront à cette Librairie tous les Classiques approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique, ainsi que fournitures d'écoles de tous genres, etc., etc., à des conditions très avantageuses.

Table listing prices for various educational books and materials, such as 'Grammaire élémentaire suivie d'exercices orthographiques' and 'Exercices orthographiques'.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables.

Longpré & David AVOCATS

No. 15, RUE SAINTE-THERÈSE MONTREAL. A.-B. LONGPRÉ. L.-O. DAVID.

REMEDE SPECIFIQUE DE GRAY

Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse résultant d'indiscrétions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Burland-Desbarats, Nos 5 et 7, RUE BLEURY, a l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies, convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTRO-TYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché.

SOUPE AUX POIS!

SOUPE AUX POIS PRÉPARÉE DE SYMINGTON, faite avec sa célèbre farine de Maïs, à laquelle on a ajouté

L'extrait de viande de Liebig Délicieuse, nutritive, anti-dyspeptique. Faire en une minute, sans bouillir

Vendue partout en canistres de 25 centins. En gros par WILLIAM JOHNSON, 28, rue Saint-François-Xavier, Montréal.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE. Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centins. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents s'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20 s'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal

PORTRAITS

Pie IX et de Léon XIII

La COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS, propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centins. Adresser les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AVIS!

The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLAGE GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être: ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS PROPRIETAIRE ET EDEITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.